

Ver such

eines

Allgemeinen Hülfswörterbuchs der französischen Sprache.

Préface.

Il est de fait que depuis près de deux siècles la Philologie, c'est-à-dire, selon l'acception la plus étendue du mot, la Science de l'Antiquité, après avoir pris son premier essor en Italie, et fécondé tour à tour la France, la Hollande et l'Angleterre, a été cultivée en Allemagne avec plus d'amour, de persévérance et de succès que dans aucun autre pays de l'Europe; nulle part du moins l'étude des langues anciennes, sans laquelle toute l'antiquité serait restée lettre close pour nous, n'a jeté de si profondes racines, et ne s'est alliée d'une manière aussi intime à l'instruction des classes supérieures de la société, que précisément au sein de cette nation dont les ancêtres ont le plus contribué à détruire les derniers vestiges de la civilisation romaine. Nourris de la sève vivifiante de cette antiquité, que l'on se plaît à calomnier dans certaines régions, éclairés par les esprits sublimes qui ont survécu à la nuit du moyen âge, les Allemands ont fini par acquérir cet esprit philosophique qui leur permet de puiser à toutes les sources des connaissances humaines.

En conséquence les trésors des littératures étrangères ne furent pas longtemps sans être connus et appréciés; mais la langue française, que l'on étudia avec un zèle souvent peu patriotique, puisqu'on allait jusqu'à dédaigner sa langue maternelle, gagna bientôt le dessus sur toutes les autres langues modernes. Il ne faut point s'étonner cependant de la rapidité de ces progrès. L'influence des cours, qui adoptèrent de bonne heure le souple langage des bords de la Seine; les fréquentes et déplorables guerres qui lançaient des armées, non seulement de soldats, mais encore de fonctionnaires de toute espèce dans les provinces les plus reculées de l'Allemagne; l'émigration, qui à diverses époques a dépeuplé la France au profit de l'étranger; l'invasion des Alliés, quelque courte que fût sa durée; les relations industrielles et savantes, qui se multiplient tous les jours encore, et surtout l'attrait de la littérature française par elle-même, laquelle, malgré ses nombreux écarts, a su intéresser tout le monde civilisé, tantôt par l'éclat de la pensée ou du style, tantôt par la palpitante

actualité de la matière traitée: toutes ces circonstances réunies ont affermi en Allemagne le règne de la langue française au point que son étude est depuis une trentaine d'années, une nécessité universellement reconnue.¹⁾

Cette nécessité a été si bien sentie que tout le monde s'est mis à l'oeuvre pour fournir à la jeunesse les moyens d'arriver en peu de temps à la connaissance de cette langue adoptive, devenue celle de l'élite de la société. Je dis *tout le monde*, car tant s'en faut que tous ceux qui ont entrepris d'initier les jeunes gens dans *l'Art de parler et d'écrire correctement le français* aient toujours été au niveau de leur tâche. Souvent même la modestie, qui orne si bien le caractère des Allemands, a fait place à une effronterie qui a de quoi effrayer le public désireux de s'instruire. Je ne parle pas de ceux qui, malgré leurs connaissances plus ou moins défectueuses, sont appelés à enseigner ce qu'ils ne savent guère; ils souffrent assez des embarras continuels auxquels ils s'exposent pour la plupart du temps bien malgré eux; nous n'en voulons qu'à ceux qui, à force de parler et d'enseigner, ont acquis une certaine facilité à exprimer leurs idées par des mots et des tours de phrase décousus, sans avoir pour cela une idée du génie de la langue, et qui ont néanmoins la prétention de se faire admirer comme auteurs français, gloire peu chère dans un pays où les personnes instruites ont tant de ménagemens pour des extravagances de cette espèce.²⁾

1) Ainsi que dans toutes les choses dont la mode se mêle, le goût du français a dégénéré dans certaines régions de la société en une sorte d'aveugle engouement. Dirait-on qu'il y a en Allemagne de nombreuses familles, qui, dans leur dénuement d'esprit national, vont jusqu'à commettre le crime de lèze-nature, j'allais dire de lèze-nation, de faire apprendre à leurs enfans la langue étrangère *avant* la langue maternelle?

2) Un assez grand nombre de programmes, quelques Précis de littérature écrits en français, et (pour cause!) surtout les préfaces de ces derniers, fournissent les preuves de ce que nous venons d'avancer. M. Barbicieux, le savant auteur de *l'Antibarbarus*, qui a fait une étude spéciale de ces curiosités littéraires, serait à même de faire des révélations intéressantes à ce sujet; mais il use à l'égard de ces écrivains pseudo-français d'une réserve qu'en effet ils ne méritent guère, puisqu'ils abusent étrangement de l'ignorance ou de l'indulgence du public. Nous n'aimons pas non plus à citer des noms propres, car, pour ne savoir pas écrire un français élégant et pur on n'est pas toujours dépourvu de connaissances solides de cette langue ou du talent de l'enseigner avec succès. Il y a tel professeur de peinture qui donne d'excellentes leçons, tout en ne fournissant lui-même que de détestables croûtes. Nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de citer du moins, à l'appui de notre critique, quelques passages tirés de la préface d'un Précis de littérature dont l'auteur est mort depuis peu. Les voici: *Préface de la première édition*. — „Mes chers écoliers! Au lieu de ces dictées si ennuyantes, où vous faites toujours tant de fautes qu'il faut corriger, je vous présente ici un livre imprimé, d'où vous apprendrez la marche et le développement successif de la langue et de la littérature française ... Si vous avez bien appris ce que j'avance dans ce livre, sur les progrès généraux des lettres pendant l'une ou l'autre période, sur la vie, le caractère, le mérite, les oeuvres de chaque auteur, en quoi j'ai suivi toujours les meilleurs critiques et littérateurs, comme la Harpe ... alors il vous sera très facile de parler de ces choses-là J'ai ajouté une grande quantité d'exemples, choisis avec beaucoup de soin de telle qualité que toujours le caractère de l'écrivain, son individualité, sa propriété, qui le distingue, en résulte. Ces exemples sont assez intéressants et assez abrégés pour que; ce sera un profit

Mais ne nous arrêtons pas trop aux ombres d'un tableau qui présente des points de vue si brillants. Disons-le franchement: les véritables philologues de l'Allemagne, fidèles au caractère de profondeur qui distingue leurs travaux en général, nous semblent avoir plus fait pour la culture de la partie théorique de l'étude de notre langue que les Français eux-mêmes; et ceux-là d'entre les linguistes de cette nation qui n'ont pas traité leur matière sous le point de vue purement empirique, n'ont pas toujours été aussi heureux dans leurs recherches que les Diez, les Mager, les Schifflin, les Mäzner et autres. Quant aux ouvrages destinés à enseigner la langue dans les écoles françaises, il est impossible d'imaginer rien de plus superficiel; témoin la grammaire de Noël et Chapsal qui pendant un long espace de temps a formé le code à peu près exclusif de tous les établissemens d'instruction. Leurs successeurs (Bonneau et Lucan, Poitevin etc.) n'y ont apporté que de légères modifications. Girault-Duvivier est resté au-dessous de sa tâche. Mss. Bescherelle frères, dont la volumineuse Grammaire nationale s'attache, avec un luxe d'éloquence inouïe dans un ouvrage de ce genre, à démontrer qu'il n'y a point de grammaire, et érige les moindres caprices des auteurs en lois suprêmes, ont le mérite incontestable d'avoir secoué ouvertement des entraves, qui, depuis que l'école romantique avait sapé les fondemens du classicisme, ne gênaient plus qu'un petit nombre d'esprits trop scrupuleux; mais ils ont presque entièrement négligé d'établir les résultats qu'ils nous soumettent sur des bases naturelles et solides, c'est-à-dire historiques. Nous n'entendons point passer ici en revue tous les auteurs français qui ont traité ce sujet; nous nous bornerons donc à ajouter qu'en général les philologues de cette nation qui ont bien voulu s'occuper de l'origine et de l'organisme de leur langue maternelle, semblent n'avoir pas pris assez de peine pour en ramener les phénomènes à leurs sources premières et notamment au latin; par contre, plusieurs grammairiens allemands se sont lancés dans cette voie avec plus ou moins de succès; parmi les ouvrages de cette espèce que nous avons eus sous nos yeux, nous ne citerons que celui de Collmann³⁾, qui selon nous, a tracé la route à tous ceux qui écrivent pour les Ecoles supérieures.

très grand ... prononciation, intelligence, goût, connaissances grammaticales, tout s'en ressentira, et pour comble de profit, vous serez par ces exercices réitérés bientôt en état de juger vous-mêmes si cette opinion, ce jugement que je prononce sur l'un ou l'autre écrivain est absolument vrai et conforme à votre avis ou non. Il-n'y-a pas de science où il suffît d'apprendre quelque chose, il faut toujours aussi juger. Jugez donc, mes amis, ... " *Préf. de la seconde édit.* „... j'ai consciencieusement pesé toutes les opinions différentes des hommes savants, qu'ils ont bien voulu publier en forme de critique dans les journaux. L'un prétendait que les expressions çà et là n'était pas assez françaises J'ai bien tâché de corriger quelques fautes grammaticales exercice bien nécessaire pour la jeunesse docile etc. etc." — Or, supposons pour un moment qu'il parût en France quelque ouvrage allemand fourmillant de fautes de grammaire et de style comme le morceau que je viens de citer, que diraient ces mêmes messieurs qui s'aventurent si gratuitement dans ces sentiers étroits frayés par les La Harpe, les Villemain, les Sainte-Beuve?

3) Franz. Grammat. f. Gymnasien u. Studirende, nach Fr. Diez, 1849, Marburg u. Leipzig b. Elwert.

N'oublions pas d'ailleurs de dire, pour ne pas encourir le reproche d'injustice ou de présomption, que la méthode à suivre dans l'enseignement du français en Allemagne doit nécessairement différer du tout au tout de celle qui est usitée en France. Vouloir se servir dans les écoles allemandes des ouvrages destinés à la jeunesse française, ne serait-ce point commettre la même bévue dont on se rendrait coupable en introduisant dans les collèges français les grammaires de Becker, Wurst ou autres?⁴⁾

L'étude des langues formant toujours la base de l'éducation dans nos écoles secondaires ou supérieures, il est essentiel que l'étude des langues étrangères, de même que celle des langues anciennes, se propose pour but principal de cultiver l'esprit de l'élève en le forçant à rendre ses idées moyennant d'autres formes du langage que celles qui lui sont familières; et de former son élocution, en l'obligeant à produire des sons étrangers à son organe: en un mot, de soumettre l'élève à une sorte de gymnastique de l'esprit et de l'organe; mais, comme dans toute méthode tant soit peu rationnelle on procède du connu à l'inconnu, il s'ensuit tout naturellement que ces exercices se rattacheront aux connaissances déjà acquises, soit de la langue maternelle, soit du latin, et que les ouvrages que l'on mettra entre les mains des jeunes gens contiendront des rapprochemens aussi fréquents que possible avec l'une ou l'autre de ces deux langues. Le second but, qui dans nos écoles dites *réales* n'est guère moins important, mais qui ne devrait jamais être érigé en principe exclusif, celui de communiquer à l'élève une certaine somme de connaissances pratiques dont il puisse tirer des avantages directs et immédiats au sortir de l'école, ce second but, disons-nous, s'atteint presque en même temps que le premier; il s'agit seulement d'exiger un concours plus énergique de la mémoire. Or, il existe déjà un choix d'excellents livres d'instruction qui poursuivent l'une ou l'autre de ces tendances, voire même les deux à la fois; cependant on ne saurait nier que certaines parties de la matière à enseigner ne soient jusqu'à ce jour, ou entièrement négligées, ou présentées sous un faux point de vue, ou enfin traitées d'une manière incomplète et qui ne répond qu'imparfaitement aux besoins du public allemand.

En première ligne nous citerons la prononciation. La prononciation? dira-t-on, ne vaut-il pas mieux l'enseigner de vive voix, vu que toute prononciation écrite est si défectueuse? Rien de plus vrai. Cependant nous ferons observer tout d'abord qu'il nous a semblé que l'on est toujours fort satisfait de trouver la prononciation indiquée dans les dictionnaires anglais. Nous convenons que cette langue est bien plus difficile

4) Cela se voit cependant; nous avons rencontré plus d'une fois Lhomond, Noël et Chapsal, Poitevin entre les mains des élèves, surtout dans les pensionnats de jeunes demoiselles, où l'enseignement est souvent confié à des personnes qui n'entendent pas un mot d'allemand, et qui fort naturellement n'ont rien de plus pressé à faire que de recommander à d'autres les codes où elles ont puisé leur savoir.

à prononcer que le français; mais est-ce donc une chose si indifférente que de dire *ßóláld* ou *ßólállid* au lieu de *sôléi*; *náßesáhr*, au l. de *nécèssèr*; *witt* au l. de *vît*; *Tülljeri* ou *Tüllcherie* au l. de *Tui-le-ri*; *Phielipp* au l. de *Philip*; *Malerb* au l. de *Malzerb* (*Malesherbes*, ministre de Louis XVI.) etc.⁵⁾ Et voilà pourtant comment prononce la majorité de ceux qui sont appelés à enseigner de vive voix la prononciation à leurs élèves, dans les petites villes surtout. Avouons que généralement on est fort peu scrupuleux sur ce point-là dans certaines parties de l'Allemagne; on va même plus loin; il n'est pas rare qu'on se moque des Français, ou qu'on leur oppose un sourire d'incrédulité⁶⁾ quand ils ont la hardiesse de soutenir p. ex. que les sons nasaux ne sont que des voyelles, qu'il n'existe en français qu'un seul et même son pour ce que les Allemands appellent *furzè* i et *lange* i, *furzè* u et *lange* u etc., et de s'élever contre un de ces vices de prononciation invétérés qui semblent avoir acquis le droit de bourgeoisie. Il est vrai qu'il y a en français des sons impossibles à représenter par des signes graphiques; mais n'en est-il pas de même de l'anglais? Et pourtant de quel immense secours ne sont pas les indications bien qu'imparfaites que l'on trouve dans les dictionnaires de cette langue!

Nous n'avons pas besoin de dire qu'un ouvrage d'orthoépie quelconque ne saurait être destiné à l'usage des commençants; c'est aux jeunes gens prêts à quitter l'école; c'est aux maîtres qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier la prononciation en France même, et qui nécessairement doivent être fréquemment dans l'incertitude sur des mots d'une application tant soit peu rare; c'est à toutes les personnes instruites qui pensent qu'en allemand *Rübe* et *riebe*, *Meere* et *Mähre*, *Sahr* et *gar*, *flüfen* et *plüfen* etc., étant des mots essentiellement différents, ne sauraient être prononcés de la même manière, puisqu'enfin ils s'orthographient différemment; c'est à ceux-là que s'adressent les ouvrages sur la prononciation, et non aux enfants, ni aux esprits indifférents qui traitent ces matières de futilités.

Mais après tout, objectera-t-on encore, n'existe-t-il pas des dictionnaires et des traités de prononciation française élaborés avec un soin extraordinaire? Et la plupart des grammaires ne sont-elles pas précédées d'un chapitre contenant les règles les plus importantes de l'Orthoépie? — Oui, sans doute; mais examinons un peu la question. Des dictionnaires français, dites-vous? Nous ne parlerons pas du prix de ces volumineux ouvrages, lequel est, on ne saurait le nier, très-peu proportionné à la bourse de nos jeunes gens, et voyons les services qu'ils peuvent nous rendre. Choisissons au hasard quelques articles du dictionnaire des dictionnaires par Landais. Voici un mot qui doit se prononcer: *kieu-ieir*! Nous défions hardiment les plus

5) Voir, pour les signes que nous avons employés, nos Remarques sur la prononciation.

6) C'est ce qui arrivé plusieurs fois à l'auteur de ces lignes.

habiles d'entre nos philologues de deviner que ce mot d'un aspect si bizarre doit représenter le verbe cueillir (pflücken).

Ajoutons encore, pour la rareté du fait, les mots suivants :

éventailiste, prononcez :	éventa-ie-cete	(évantaî-jisst).
insubmergible	einçubmèrejible	(inssubmèrjible).
Portugais	Portuguiè	(Portugè).
Hellespont	èlèlecepon	(èllèsspon).
Potsdam ou Postdam (sic!) Potecedame ou Pocetedame	(Pötssdam).	7)

Ces quelques exemples suffiront pour prouver deux choses : d'abord que dans un grand nombre de cas la manière des orthoépistes français ne servirait qu'à augmenter l'embarras de celui qui désire s'instruire sur la prononciation d'un mot ; et en second lieu, qu'il est possible d'imaginer une méthode capable de représenter les sons de la langue française d'une manière, sinon infaillible et satisfaisante, du moins infiniment plus exacte et surtout plus intelligible pour les Allemands.

Mais les traités de prononciation ? Soit. Il en existe un publié par Lesaint, 8) lequel à la vérité ne tient pas tout ce qu'il promet d'après le titre, mais que nous considérons comme un excellent ouvrage. Ouvrons-le encore au hasard. Voici page 150 le mot

Xerxès, pron. gzère-cèce

et immédiatement au-dessous le mot

Ximenès pron. gzi-me-nèce.

Quel fruit l'élève allemand retirera-t-il de ces deux données ? Celui d'être induit à intercaler un e muet sensible entre l'r et l'x ou plutôt le c du mot Xerxès (Xercès), et il y est autorisé en quelque sorte par l'exemple suivant, où il est impossible de ne point lire gzi-me-nèce ; car supposé même qu'il s'aperçoive que dans gzère e est un e muet final, c'est-à-dire insensible à l'oreille, il ne saura guère s'expliquer la présence de cet e, car il a droit de s'attendre à ce que dans la prononciation figurée on ne lui mette sous les yeux que les lettres qui se prononcent ; nous dirons autant de l'e final de la seconde syllabe cèce. Est-ce que par hasard nous exposerions aussi notre élève allemand à se tromper, en l'engageant à prononcer gzèrssès ? Nous n'appuyons pas beaucoup toutefois sur ce point, puisqu'une étude approfondie de l'ouvrage ferait sans doute disparaître ces inconvénients.

Mais que sera-ce donc si nous sommes dans le cas de chercher tel mot que nous trouvons dans notre lecture et dont nous ignorons la prononciation ? Ou bien nous feuilleterons tout le livre pour trouver le chapitre qui contient les règles

7) Nous regrettons que le manque de signes typographiques ne nous permette pas de représenter ici la prononciation d'une manière tout-à-fait conforme à notre système.

8) Hamburg, Perthès-Besser et Mauke 1850.

relatives au point en question, et nous parcourrons quelquefois une longue suite d'exceptions; ou bien nous recourrons à la table des matières qui énumère tous les mots dont la prononciation est indiquée dans le corps de l'ouvrage. Dans le premier cas, quelle perte de temps! et dans les deux cas, que faire si le mot en question ne s'y trouve pas? En effet malgré l'abondance des exemples, il doit nécessairement manquer un grand nombre de mots, puisqu'il ne pouvait entrer dans le plan de l'auteur de fournir une liste à peu près complète. Et pourtant que de fois l'étranger n'est-il pas dans le doute, surtout quant aux noms propres qui figurent dans l'histoire, la géographie, la mythologie etc.! que de fois nous avons été consulté nous-même sur les noms des célébrités contemporaines, telles que Thiers, Guizot, Garnier-Pagès et autres, que vous chercheriez en vain dans le traité de Lesaint! Loin de nous l'idée de vouloir rabaisser le mérite de cet ouvrage! Tout ce qu'il nous importe de démontrer, c'est que les meilleurs traités mêmes ne répondent que fort médiocrement aux besoins des étrangers.

Sera-t-il nécessaire que nous disions encore après tout cela combien tout ce que les grammaires renferment sur la prononciation est incomplet et insuffisant? Ajoutons seulement en passant que nous ne nous rappelons pas avoir vu une seule grammaire où la manière de rendre les voyelles nasales soit traitée d'une manière quelque peu tolérable.

Il est encore deux autres choses que jusqu'à ce jour les lexicographes, tout aussi bien que les grammairiens, ont, je ne dirai pas négligées, mais traitées sous un point de vue peu conforme aux besoins des Allemands: ce sont les Synonymes et les Homonymes. Expliquons-nous.

Les littérateurs français qui se sont occupés de cette matière n'ont écrit que pour leur nation; en conséquence ils n'ont porté leur attention que sur les expressions qui sont synonymes pour les Français, sans l'être toujours pour les Allemands; et vice versâ, ils passent sous silence tous les mots entre lesquels, selon la manière de voir des étrangers, il existe une synonymie qu'on hésiterait à admettre en France. Quelquefois les auteurs ont été au-delà de leur but en admettant des nuances dont ni les écrivains, ni le public ne tiennent compte. Mais par-dessus tout ils s'occupent tous de préférence des verbes et des noms abstraits, et pourtant les appellations des choses qui tombent sous les sens offrent souvent une variété de synonymes qui donnent lieu à de fréquentes méprises. Nous citerons le premier exemple qui se présente à notre attention. Ce sont les mots *corridor*, *vestibule palier*, *couloir*, qui tous ensemble représentent ce qu'on appelle en allemand *Flur*, mot que l'on néglige ordinairement d'accompagner d'un modificatif tel que *Haus*, *Treppen*, *Dor*, etc. La différence qui existe entre ces quatre termes serait-elle en effet plus grande que celle qui distingue les idées de *sagesse* et de *prudence*, d'*imagination* et de *pensée*?

Passons outre. Pourquoi ne recevrait-on pas les verbes qui nuancent leur signification selon la préposition qu'ils régissent? Choisissons pour exemple le mot *commencer*, *beginnen*. *Commencer de* veut dire, *beginnen mit einer Thätigkeit, welche so fortbauert, wie sie angefangen hat*; *commencer à*, *beginnen mit einer Thätigkeit, die im Fortschreiten zunimmt, sich weiter entwickelt*; *commencer par*, *beginnen mit einer Thätigkeit, auf welche noch eine oder mehrere andere Thätigkeiten folgen sollen*. Eh bien! ces nuances ne constitueraient-elles pas une véritable synonymie? Et pourtant voilà des exemples que l'on chercherait en vain; mais vous trouverez partout *conserver*, im bisherigen Zustande bewahren, und *préserver*, bewahren vor irgend einer Gefährdung. Où est la différence? Les syllabes *con* et *pré*, ajoutées au verbe *server* (*servare*), qui ne s'emploie pas tout seul, fourniraient-elles un motif plus fondé pour élever les verbes en question au rang de synonymes, que les prépositions *de*, *à*, *par*, qui suivent le verbe *commencer*?

Enfin il y a une foule de mots qui ne sont point synonymes en effet, mais que les étrangers sont sujets à employer comme tels, ou disons mieux, à confondre. Nous nous bornerons à citer les verbes *revenir* et *retourner*, qui, bien qu'ils marquent des mouvemens tout à fait opposés, sont continuellement pris l'un pour l'autre, parce qu'en allemand l'usage permet de les traduire tous deux par le verbe *zurückkehren*. D'un autre côté ils distinguent avec soin des expressions françaises qui ont passé dans la conversation allemande, d'avec leurs équivalents allemands; je n'ai besoin que de rappeler les mots: *Diner*, *Mittageffen*; *Bouillon*, *Fleischbrühe*; *Taille*, *Gestalt*; *Pardon*, *Verzeihung*; *Paß*, *Schritt* etc. Pourquoi passer sous silence des expressions de cette espèce dans un ouvrage destiné aux Allemands? Serait-ce parce qu'elles ne sont pas tout-à-fait conformes à la définition que les philologues français donnent de la synonymie des mots? Ou bien parce qu'on n'a pas encore songé à remplir ces lacunes? Quoi qu'il en soit, nous pensons que pour rendre aux étrangers des services réels, il ne faut négliger aucune occasion de combattre les notions fausses qui se sont établies chez eux.

Qu'il nous soit permis de parler ici d'un autre défaut commun presque à tous les dictionnaires qui paraissent en Allemagne; c'est celui de ne donner que les termes consacrés par l'Académie. Qu'est-ce qui en résulte? Il en résulte tout simplement que l'étranger qui dans sa lecture rencontre quelque expression à laquelle l'Académie n'a pas accordé le droit de bourgeoisie, ne sait comment se tirer d'affaire. Encore si les arrêts de cet Aréopage de la langue étaient sans appel et qu'ils pussent anéantir sans retour les mots qu'ils condamnent. Mais non! ces mots continuent pour la plupart à vivre, soit dans la bouche du peuple, soit même dans les ouvrages des écrivains, sauf à forcer leur réception plus tard; et qui plus est, ils prétendent à être compris de l'étranger qui arrive en France et qui est tout étonné que le peuple ne parle pas le langage de Molière et de Racine. Mais, dira-t-on, recevoir tous les mots qui n'ont pas de brevet, c'est établir le règne de l'anarchie! Pas le moins du

monde qu'est-ce donc qui vous empêche de marquer d'une manière quelconque que tel mot est approuvé et que tel autre ne l'est pas?

Bien plus, il faudrait qu'un dictionnaire tel que nous l'entendons ouvrit même ses colonnes à certains barbarismes ou locutions vicieuses et notamment aux germanismes implicites⁹⁾ qu'il est si difficile à un Allemand d'éviter entièrement.

Enfin pour n'avoir pas besoin de recourir à des ouvrages spéciaux il nous semble qu'une collection aussi complète que possible de proverbes serait très-bien placée dans un ouvrage destiné à remplir toutes les lacunes des dictionnaires existants.

Quant aux homonymes et homographes nous n'en dirons que deux mots. Nous sommes d'avis qu'il est absolument inutile de citer tous les mots qui se prononcent avec un son égal ou semblable; tout ce qu'il faut, c'est de rapprocher ceux dont il importe de fixer l'orthographe ou la prononciation dans la mémoire. En effet, de quelle utilité peut-il être pour nous de nous rappeler que le pluriel du mot *mai*, *Mai*, et la conjonction *mais*, *abér*, sont homonymes et homographes! Qu'on nous fasse comparer *foi*, *fois*, *foie*, et peut-être *fouet*; *ver*, *vers*, *vert*, *verre*; *air*, *aire*, *ère*, *erre*, *haire*, *hère*, à la bonne heure! Il ne s'agit donc ici que de faire un heureux choix de mots. — Parmi les paronymes il n'y a qu'un petit nombre de mots dont le rapprochement puisse sembler désirable, tels que: *broc*, *croc*, *froc*, *broc*; *atterrer*, *attérir* etc. — Les antonymes enfin, comme ils n'offrent qu'un pur exercice de logique, en tant qu'ils s'occupent de trouver la signification opposée d'un mot, nous les passerons entièrement sous silence.

Il ne nous reste plus à parler que de l'Étymologie. Commençons par dire, que nous ne méconnaissons nullement les difficultés que présente cette branche de la linguistique; pour aller aux sources du français il faudrait embrasser au moins, outre les langues anciennes, le celtique et toutes les langues romanes, ainsi que l'anglais et l'allemand de toutes les époques. A notre avis il suffit pour atteindre le but où nous visons, de recueillir les résultats que nous ont fournis les travaux des savants distingués qui ont défriché le terrain, et au nombre desquels Diez occupe le premier rang. L'étymologie est d'une importance incontestable pour tous les esprits studieux qui désirent approfondir les langues; de plus, celle du français facilite

9) Nous nommons germanisme *implicite* la phrase: Avez-vous lu la gazette? Haben Sie die Zeitung gelesen? laquelle, toute correcte qu'elle est, ne laisse pas d'être antifrançaise; d'abord parce que les Français ne se bornent guère à lire un seul journal; ensuite parce que le mot *gazette* a pour ainsi dire cessé d'être un nom commun, et ne figure plus qu'en qualité de nom propre de certains journaux, tels que la Gazette de France, la Gazette des Tribunaux etc. C'est ainsi qu'un *article de la Gazette* ne veut pas dire ein Zeitungsartifel, mais ein Aufsatz in der Gazette de France. — Par germanisme *explicite* au contraire nous entendons les expressions qu'on ne saurait employer sans annoncer son ignorance, p. ex. je l'ai parlé, ich habe ihn gesprochen. Comme ces derniers sont plus particulièrement du domaine de la grammaire, nous jugeons convenable de les passer sous silence.

singulièrement l'étude de cette langue aux jeunes gens qui connaissent le grec et le latin. On ne fait donc pas bien de la négliger; tout dictionnaire qui prétend être plus qu'un dictionnaire de poche, devrait nécessairement s'en occuper. Il n'en est rien cependant; même parmi les grands dictionnaires français, il n'y en a qu'un petit nombre, où la dérivation des mots soit indiquée; l'Académie elle-même n'a pas jugé bon d'aborder une tâche si digne d'elle, sans doute parce qu'elle ne veut apporter que des faits certains et bien constatés, tandis que l'Étymologiste s'expose souvent à être refuté par d'autres plus savants ou plus pénétrants que lui; et les dictionnaires à bas prix que des raisons d'économie mettent entre les mains des écoliers ne contiennent pas la moindre indication de ce genre.

On a deviné sans peine que toutes les observations que nous venons d'exposer tendent à démontrer qu'un dictionnaire français-allemand, qui réunirait en lui toutes les matières, toutes les qualités dont nous avons parlé ci-dessus, serait un ouvrage non seulement utile, mais nécessaire. Nous nous proposons de remplir cette tâche difficile, bien que nous n'ignorions pas ce qu'il faut de connaissances et de talents pour réussir dans un pareil travail, et pour acquérir les suffrages d'un public aussi savant et aussi intelligent que celui qui nous jugera. Ce qui nous encourage, c'est la pensée que les personnes éclairées et instruites qui parcourront ces lignes et le spécimen dont nous les accompagnons, voudront bien nous assister de leurs conseils et user d'indulgence à l'égard des erreurs qui peuvent s'être glissées dans ce travail, que des circonstances imprévues m'ont forcé de précipiter outre mesure.¹⁰⁾

Voici en résumé les matières que nous nous proposons de traiter dans l'ouvrage projeté; ce sera un

Dictionnaire supplémentaire général

qui contiendra:

1. Tous les mots qui présentent une difficulté quelconque, y compris les noms propres historiques, géographiques, mythologiques, etc.
2. Les vieux mots qui ne sont pas entièrement hors d'usage ou qui donnent lieu à quelque observation.
3. La prononciation de tous ces mots (y compris celle des noms propres des célébrités contemporaines) d'après un système nouveau.
4. Un choix d'expressions et de locutions actuellement en usage en France, et qui ne sont pas encore approuvées par l'Académie.
5. Les barbarismes et les germanismes.
6. Les synonymes (sur un plan plus étendu que celui qui a été suivi jusqu'ici).
7. Les Proverbes.
8. Observations générales sur la prononciation des sons de la langue française.
9. Observations sur la manière de lire le français.
10. Règles sur la manière de lire le latin conformément à la prononciation française.
11. Un choix d'expressions allemandes dont la traduction présente des difficultés.

10) L'auteur de ces lignes a perdu une grande partie de ses loisirs par suite de souffrances physiques qui ne lui permettaient pas d'employer les soirées à l'étude.

Bemerkungen über die Aussprache.¹⁾

Die Wichtigkeit einer richtigen Aussprache des Französischen wird in Deutschland sehr verschieden beurtheilt.

Die Einen, die diese Sprache nur als ein Mittel lernen, um den Inhalt der französischen Literatur verstehen und sich aneignen zu können, legen auf die Aussprache gar kein Gewicht. Mit ihnen haben wir nicht zu rechten; sie verzichten meist ganz und gar auf jede Fertigkeit im mündlichen und schriftlichen Ausdruck, und bedienen sich der fremden Sprache nur nothgedrungen, um sich solchen Franzosen, die des Deutschen nicht mächtig sind, dürftig verständlich zu machen.

Die Andern, und dazu gehört eine große Zahl derer, welchen der Unterricht in der Sprache obliegt, abgeschreckt durch die Schwierigkeiten, die ihnen ihr Organ oder ihr Dialekt in den Weg legen, oder zu bequem, die nöthigen Anstrengungen zu machen, um die fremden Laute hervorzubringen, behaupten, es lohne sich ja gar nicht der Mühe, sich der Tortur zu unterziehen, die die Aussprache bereite, d. h. ihnen sind die Trauben zu sauer! Diese sind offenbar im Unrecht; denn unter ihren Schülern dürfte sich wohl mehr als einer finden, der die süße Frucht unter guter Anleitung wohl erreichen könnte.

Abneigung gegen die Sprache und die Literatur der Franzosen überhaupt, oder auch Mangel an Gelegenheit, den Wohlklang der Nachbarsprache würdigen zu lernen, geben für die Gleichgültigkeit, mit der man den Gegenstand behandelt, fernere Gründe ab, auf die wir hier nicht näher eingehen können.

Wichtiger hingegen werden gewiß alle die urtheilen, welche ihr Ohr und ihr Organ, sei's durch tüchtige Lehrer, sei's durch einen Aufenthalt in Frankreich selbst, hinlänglich gebildet haben, um eine klare Vorstellung von den französischen Lauten zu haben. Diese werden auch

1) Diese Bemerkungen basiren meistens auf frühern Erfahrungen, da ich in der kurzen Zeit meines Aufenthalts in Breslau noch wenig Gelegenheit gehabt habe, Beobachtungen außerhalb meines Schülerkreises zu machen. — Ich schreibe dieselben deutsch, weil ich wünsche, sie einem größeren Kreise von Lesern zugänglich zu machen.

durch die falsche Aussprache so unangenehm berührt, daß sie keine Mühe scheuen, sich selbst weiter zu bilden und ihren Zöglingen ihre eigene Fertigkeit mitzutheilen.

Es giebt noch eine Klasse von Männern, die über diesen Punkt ihre Stimme oft energisch genug hören lassen. Das sind diejenigen geborenen Franzosen, die spät nach Deutschland gekommen sind und sich erst hier dem Lehramt gewidmet haben. Diese möchten die Feinheiten der Aussprache bis in ihre zartesten Schattirungen verfolgen, und wo möglich den Schüler, der kaum im Stande ist, *é* von *è* zu unterscheiden, dreierlei *è* ouverts aussprechen lassen, eine Unterscheidung, die selbst in Frankreich meist nur in der Theorie vorkommt. Für Schüler öffentlicher Anstalten, ja selbst für die größte Zahl der Privatschüler, ist ein solcher Standpunkt ein unpraktischer; *qui embrasse trop, mal étroit*; das beweist namentlich der geringe Nutzen, den im Ganzen die oft recht gründlich bearbeiteten Abhandlungen über die Aussprache haben. Man muß, um praktische Resultate zu erzielen, nur das Erreichbare wollen; und so wie die Aussprache des Französischen in Deutschland, besonders fern von den Hauptstädten, noch beschaffen ist, bleibt noch unendlich viel zu thun, ehe man an die consequente Unterscheidung von dreierlei offenen *e* denken kann.²⁾ Der Begriff des Erreichbaren ist zwar sehr dehnbar, und Mancher vergißt, daß, um ein Ziel zu erreichen, man eine verhältnismäßig größere Kraft anwenden müsse, als eigentlich erforderlich wäre, und erreicht dann das Erreichbare nicht. Es ist daher zweckmäßig, sich und dem Schüler hier, wie in andern Dingen, die Aufgabe höher zu stellen, als man wirklich zu gelangen hofft; allein man muß sich hüten, den Lernenden durch zu hohe Forderungen zu entmuthigen, und zu viele Zeit auf einen Gegenstand zu verwenden, der am Ende doch nur ein untergeordneter ist, und den geistigen Zwecken des Unterrichts in fremden Sprachen auf höheren Schulen keinen Eintrag thun darf.

Wir haben in der Vorrede bereits gezeigt, daß wir den Werth der systematischen Abhandlungen über die Aussprache nicht verkennen, wiederholen aber hier, daß uns ein Wörterbuch, welches im einzelnen Falle, so genau es eben möglich ist, nachweist, wie ein Wort ausgesprochen wird, für die höheren Stufen des Studiums der französischen Sprache einen größeren praktischen Nutzen zu gewähren scheint. Wir beabsichtigen daher in diesen einleitenden Bemerkungen nicht, eine vollständige Orthoepie zu geben, sondern bloß auf dasjenige aufmerksam zu machen, was in der Regel gar nicht oder nicht genug beachtet wird, und die Laute zu beschreiben, die am meisten Schwierigkeiten darbieten. Es sind solche Winke um so nöthiger, als in Beziehung auf einzelne Laute, z. B. die *ll mouillés* und die Nasenvokale, noch in unglaublichem Grade, man verzeihe uns den Ausdruck, mißunterrichtet wird.

²⁾ Das schließt nicht aus, daß man den Schülern etwa sage: die *è* in der Endung *ès* lauten offener als gewöhnlich, u. s. w.

Aussprache der einzelnen Laute.

Ein Haupthinderniß für die richtige Aussprache der fremden Laute, wie derjenigen der eigenen Muttersprache, ist die bei den Völkern germanischen Ursprungs so gewöhnliche Schwerfälligkeit oder Trägheit des Sprachorgans. Diese Schwierigkeit wäre aber wohl zu überwinden, wenn man sich nur die Mühe geben wollte, die Mundstellung anzunehmen, die zur richtigen Aussprache eines Lautes unumgänglich nöthig ist; mit zurückgezogenen Lippen ist es z. B. unmöglich, ein reines (nordd.) ü oder ö, und folglich auch ein französisches u, eu, oder stummes e auszusprechen. Die Laute der französischen Sprache sind, mit Ausnahme der Nasenvokale und etwa des gn, in der reingesprochenen deutschen alle vorhanden, und es käme demnach nur darauf an, dieselben richtig anzuwenden; allein wer läßt es sich denn in Deutschland angelegen sein, seine eigene Sprache rein auszusprechen? oder vielmehr wer hält nicht seinen angeborenen Provinzial-Dialekt für den besten, oder doch wenigstens für gut genug, um überall damit auftreten zu können?

Eine andere Bemerkung, die wir vorausschicken müssen, ist die: daß der Franzose seine Laute durchweg in der vordern Hälfte der Mundhöhle bildet; eigentliche Kehllaute hat er daher gar nicht, welches auch die üblichen Benennungen der Buchstabenklassen sein mögen.

Einfache Vokale.

Die einfachen Vokale sollen durch eine einfache Ausstößung der Stimme (émission de la voix) unter einer bestimmten, während der Dauer des Lautes nicht zu verändernden Stellung der Hilfsorgane hervorgebracht werden. — Diese Regel wird in verschiedenen deutschen Dialekten nicht streng beobachtet; das beliebte wo so? der Hamburger und Mecklenburger z. B. klingt beinahe wie wau sau, und ihr langes e läßt, wenn es kräftig ausgesprochen wird, ein leises i nachklingen.³⁾ Solche den Diphthongen sich nähernde Laute können niemals als französische einfache Vokale gelten.

a.

Das französische a klingt hell und klar, etwa wie das italienische und spanische a. Es unterscheidet sich von dem deutschen a in daß dadurch, daß es weniger voll und etwas nach è hin klingt und mit zurückgezogener Unterlippe ausgesprochen wird. — Die Mode, welche in gewissen Pariser Kreisen, ja selbst auf Theatern, das a geradezu in è verwandelt (Médème statt Madame, Mérie statt Marie), ist eine affectirte und durchaus nicht zu billigende. — Das lange a, z. B. in pâle, mâle, klingt selbstverständlich voller und kräftiger als das nur leicht anzuschlagende kurze in

3) Man giebt zwar das an Ort und Stelle nicht immer zu, wie das häufig der Fall ist; da aber das Ohr des Ausländers für dergleichen Mängel empfindlicher ist, so erlauben wir uns, die auf eigene Beobachtung begründete Behauptung aufrecht zu erhalten.

pal, mal, doch nicht so tief, wie in Pfahl, Mahl. — Das schwäbische a, das einige Ähnlichkeit mit dem französischen hat, wird weiter hinten in der Mundhöhle angelegt und hat einen fettern Laut.

e.

Es giebt dreierlei e-Laute:

1) Der geschlossene, e fermé (hörbar in é, den Endsyllben -or, -ez und, worauf wir beiläufig aufmerksam machen, in den Anfangssyllben ex-, dess-, ecc-, eff-, ess-, mess-, [nett-]).

Derselbe lautet entweder kurz abgestoßen, etwa wie in Therese, oder lang, wie in See (nur nicht so gedehnt).

2) Der offene, e ouvert (hörbar in è, é und e ohne Accent mit einem folgenden Consonanten in derselben Sylbe).

Er lautet ungefähr wie e in der, gesehen im norddeutschen Dialekt; im schlesischen scheint kein entsprechender Laut dafür vorhanden zu sein; der geht nämlich hier in dâr, gesehen in gesâhen über. Nur das lange è oder é und der Endlaut és und ét, der mit einer größern Mundöffnung ausgesprochen wird, nähert sich dem ä.

In Beziehung auf die beiden Laute é und è müssen wir hier auf einen argen Verstoß aufmerksam machen, der sehr häufig vorkommt, und oft eine sonst gute Aussprache gänzlich entstellt; es wird derselbe der unrichtigen Aussprache zugeschrieben, die in den Schweizercantonen herrscht, die uns die meisten Erzieherinnen zuschicken; sehr wahrscheinlich! wir können indessen nicht entscheiden, da wir zu wenig Gelegenheit gehabt haben, eigene Beobachtungen anzustellen. Wir meinen die unglückliche Gewohnheit, am Anfang eines Wortes das geschlossene é offen auszusprechen, und, folgt in der nächsten Sylbe ein offenes è, dieses geschlossen hören zu lassen; z. B. ättee statt étè (été und étais), äffee statt éffè (effet). Die Vorsylbe es wird zwar oft von den Franzosen selbst als offen angegeben; sie lautet aber so sehr nach és hin, daß man eher ein é vorschreiben sollte, um den Deutschen vor dem unerträglichen äß zu bewahren, espoir lautet viel eher éspoir als èspoir oder äßpoir. — Wir machen schließlich noch aufmerksam auf die unter dem é fermé angegebenen Wortanfänge, die entschieden ein é enthalten.

3) Das sogenannte stumme e, e muet, ist dreifacher Art; es ist

- a. gänzlich unhörbar (am Ende der Wörter, und oft in der Mitte),
- b. ganz schwach hörbar (meist in der Mitte der Wörter),
- c. ganz vernehmlich hörbar (vorzüglich in den einsylbigen Wörtern je, me, te, le u. s. w.).

Die beiden letztern haben einen unbestimmten, dumpfen Laut, der kaum mit einem andern verglichen werden kann; am meisten Ähnlichkeit hat derselbe mit einem leise und dumpf ausgesprochenen norddeutschen ö. Eine auffallend klingende, aber nichts desto weniger sehr rich-

tige Darstellung dieses Lautes ist in folgender Definition eines französischen Grammatikers (de Castres?) gegeben: „Das stumme e ist ein aus tiefbeklommener Brust ausgestoßener Seufzer;“ wir fügen hinzu, daß die Stimme dabei so leise als möglich hörbar wird, und daß er nur mit vorgestreckten, wie zu einem ö-Laute gerundeten Lippen hervorzubringen ist. *) Man lasse also, was so häufig geschieht, weder ein klares nordd. ö, noch ein sächsisches ö (das wie e klingt), noch ein ä hören. — In den einsylbigen Wörtern je, me, te, le, se, ce, ne u. lautet das stumme e am wenigsten dumpf; doch müssen dieselben nicht wie selbstständige Wörter mit gleichem Gewicht wie jedes andere, sondern nur wie ein zu dem folgende Worte gehöriger Vorschlag gesprochen werden, etwa wie in *jesuis, le père, comot*. Folgen mehrere derselben aufeinander, so verschwinden einige stumme e in der Aussprache ganz und gar; *c'est ce que je ne vous dirai pas* würde demzufolge etwa so lauten: *c'est c'que je n'vous dirai pas* (ssësskë jën vou dirë pa). — Steht je hinter dem Verbum, so lauten e wie in der Endsyllbe, d. h. gar nicht; also *suis-je = sui;* *ai-je = ai;* oder *ëj.* †)

i, ou, u.

Diese drei Laute würden gar keine Schwierigkeit darbieten, denn sie sind alle in der reinen deutschen Aussprache vorhanden, wenn nicht die in Deutschland übliche Unterscheidung zwischen kurzen und langen i, u, und ü eine kaum zu besiegende Verwirrung herbeiführte; hat der Schüler z. B. das Wort *route* vor sich, so spricht er etwa *ruht* aus; sagt man ihm, er solle das *ou* kurz aussprechen, so sagt er *rutt*; erklärt man das auch als falsch, so weiß er nicht mehr, was er anfangen soll; denn außer seinem langen u und seinem kurzen u kennt er Nichts.

Fassen wir zuerst die drei deutschen Laute ins Auge, um zu zeigen, daß die bloß kurz genannten Laute auch wesentlich verschieden sind von den entsprechenden sogenannten langen. †)

Jedermann wird zugeben: 1) daß Laute, die an verschiedenen Stellen des Sprachorgans anschlagen, und mit einer verschiedenen Mundstellung ausgesprochen werden, verschiedene Laute sind; und 2) daß die deutschen Ausdrücke kurz und lang, wie die französischen

4) S. die Tabelle fig. 3.

5) Viele Schüler können das stumme e in *petit* nicht auslassen; sie sprechen *pëti* oder *päti*, aber nicht *pti*; dafür giebt es ein sehr gutes Mittel. Man lasse den Artikel mit aussprechen, und ziehe das p zu demselben; *lëp ti* und *lap tî* kann jedes Kind sogar rasch hintereinander sagen. — Ein sehr störender und beim Lesen der Verse besonders hervortretender Aussprache-Fehler ist auch noch der, daß man das stumme e am Ende des Wortes, wenn ein Vokal darauf folgt, nicht gehörig elidirt, und nicht unmittelbar von dem vorhergehenden Consonanten auf das nachfolgende Wort übergeht; so wird *répondre au*, gelesen wie *réponder au*, statt *répondrau*; *agréable ou non*, *agréabel ou non*, statt *agréablou non*.

6) Diese Behauptung findet oft, unglaublicherweise, einen so entschiedenen und hartnäckigen Widerspruch, daß wir uns nicht enthalten können, sie hier näher zu begründen.

bref und long, billigerweise nur auf eine kürzere oder längere Dehnung, und nicht, wie die französischen Wörter fermé und ouvert, auf eine Modifikation des Lautes bezogen werden sollten.

Wir nehmen diese beiden Prämissen als zugegeben an und gehen weiter.

Nun spreche man die Laute i, u, ü als lange Laute recht scharf und kräftig aus, etwa mit einer Aspiration: hi, hü, hū, oder in den Wörtern die, du, für (ü, nordd.), und merke sich genau die Stelle des Halses, wo sie eine Empfindung erregen; sicherlich an der Stelle des Hinterkopfes, wo derselbe sich mit dem Halse verbindet (S. d. Taf. fig. 6 a). — Jetzt spreche man die entsprechenden kurzen Laute etwa in den Wörtern wird, wurde, würde aus; wo geben diese an? Gewiß im Halse, unmittelbar unter der Kinnlade (S. d. Taf. fig. 6 b). — Nun noch eine dritte Übung; man spreche die drei Vokale e, o, ö etwa in den Wörtern Rest, Rost, Röst' aus; wo bringen diese eine Empfindung hervor? Etwas tiefer als die vorigen, unmittelbar am Kehlkopfe (fig. 6 d). Endlich, als vierte Übung, spreche man, immer kräftig, folgende drei Wortreihen aus:

sie	du	für
strickt	marrst	fürdere
gern	noch	Forderung

und man wird deutlich bemerken, wie der Laut bei jedem Worte tiefer ansetzt.

Es wird hiernach Jedem einleuchten:

daß die kurzen Vokale i, u, ü zwischen den langen Vokalen ī, ū, ū und den entsprechenden Buchstaben e, o, ö stehen, und gleichsam den Uebergang von den einen zu den andern bilden;

daß folglich die kurzen Laute i, u, ü ebenso wenig mit den langen ī, ū, ū als mit den entsprechenden Vokalen e, o, ö verwechselt werden dürfen, weil sie von beiden verschieden sind, nicht bloß nach Länge und Kürze, sondern auch nach dem Laut.

Anwendung: Der Franzose kennt nur die im Deutschen ungenau bloß als lang bezeichneten Laute i, ō und u, und kürzt oder dehnt diese, ohne deren Laut zu modifiziren.

Man entschliese sich also auszusprechen:

vite, nicht wie witt oder wih̄t, sondern wit;

doute, nicht wie dütt oder düht, sondern dout;

but, nicht wie bütt oder büht, sondern but;

und verzichte darauf, die französischen und deutschen kurzen und langen Vokale auf gleiche Linie zu stellen.

o (au, eau).

Das franz. o lautet wie ein reines deutsches o, das mit einer während der Hervorbringung des Lautes nicht veränderten Mundstellung ausgesprochen wird (s. S. 13, Vokale). — Es giebt ein geschlossenes und ein offenes o. Ersteres entspricht ziemlich genau dem richtig gesprochenen langen o in so; letzteres dem kurzen o in offen; nur lautet dasselbe noch etwas mehr nach dem a hin. Man könnte es mit dem englischen o in Lord vergleichen, würde nicht dieses in dem hintersten Theile der Mundhöhle, das französische dagegen in dem vorderen Theile derselben gebildet. (Vergl. hôte mit hôte.)

y.

y lautet wie ein scharfes i (ein sogen. langes i mit kurzer Dehnung, s. S. 15). Grundsätzlich ist es, diesen Vokal wie ü zu lesen, ein Fehler, der in Norddeutschland, wo man y wie ü liest, häufig vorkommt.

eu (oen).

eu hat den Laut des reinen norddeutschen ö. Das sächsische und schlesische ö entspricht demselben gar nicht. Um ihn richtig hervorzubringen, ist es unerlässlich, daß die Lippen etwas vorgestreckt werden. — Es giebt ein geschlossenes, das dem langen, und ein offenes, das dem kurzen ö ziemlich genau entspricht; nur klingt das offene eu noch etwas offener als das kurze ö. (Vergl. pät mit pur). — Eu = u, s. u.

Die Nasen-Vokale.**an, en (in), on, un.**

Es braucht wohl nicht gesagt zu werden, daß diese Vokale in Deutschland auf eine beispiellose Weise mißhandelt werden. Man sollte daraus schließen, daß dieselben sehr schwer auszusprechen seien. Das ist jedoch keineswegs der Fall; nach einer Uebung von wenigen Stunden, wohl verstanden, wenn die falsche Aussprache derselben nicht schon eingewurzelt ist, kann sie jedes Kind richtig sprechen. Woher kommt denn aber der Uebelstand? Lediglich von der falschen Darstellung der genannten Laute. Wie soll der Schüler, dem gesagt wird, an laute ungefähr so wie ang (ein Laut, der zwei Consonanten enthält und in Frankreich nur bei den Gascognern ähnlich gefunden wird), die richtige Aussprache ahnen?

Wir wollen versuchen, einen klaren Begriff davon zu geben.

Zuerst aber müssen wir wieder verlangen, daß man uns folgende Behauptungen zugebe.

1) daß die S. 13 aufgestellte Definition der Vokale der Hauptsache nach richtig sei;

2) daß die Vokale so lange gedehnt werden können, als der Athem dauert, ohne daß Mundstellung und Laut die geringste Modifikation erleiden.

Man versichere sich der Wahrheit dieser letzten Behauptung, indem man die einfachen Vokale a, e, i, o, u jeden einzelnen in der angedeuteten Weise lauten läßt.

Nun versuche man die Sylbe ang ebenso auszusprechen; der Versuch wird ein vergeblicher sein; denn man fängt mit a an und ist dann gezwungen, auf n und g überzugehen; und will man den Laut dehnen, so muß entweder das a oder der consonantische Laut ng gedehnt werden. Wie verhält sich's denn aber alsdann mit den beiden vorausgeschickten Behauptungen?

Vielleicht sind aber die Nasallaute gar keine eigentlichen Vokale?

So rein und helltönend wie das a zum Beispiel sind sie allerdings nicht, aber dennoch Vokale, was aus dem Folgenden erhellen wird.

Man spreche laut und kräftig die Vokale a, e, o, ü aus (etwa mit einer Aspiration: ha, he, hi, hü), und zwar so, wie es gewöhnlich geschieht, daß der hervorgestoßene Luftstrom sich in gleicher Weise durch Mund- und Nasenhöhle ergießt (s. d. Taf. fig. 1); darauf dieselben Vokale noch einmal, doch so, daß man das freie Durchströmen der Luft durch die Nase hemmt (anfänglich durch ein leises Zusammenpressen der Nase mit zwei Fingern, später durch bloßes Zusammenziehen derselben mittelst der Nasenmuskeln), und dennoch den Hauch nicht sowohl durch die Mundhöhle als nach dem Nasentanal stößt (s. fig. 2), aber dabei die Zunge flach und bewegungslos auf der Basis der Mundhöhle ruhen läßt, damit kein g-Laut hörbar werde: so wird man augenblicklich einen zwar noch unvollkommenen, aber im Ganzen richtigen Laut erhalten, der gedehnt werden kann, so lange der Athem dauert. — Wir läugnen nicht, daß das un und in größere Schwierigkeiten machen; hat man aber einmal an, en, on richtig gesprochen, so folgt un leicht nach, und in ist nicht nöthig, da es mit en zusammenfällt. *)

Die Hauptsache, die durch diese Methode gewonnen wird, ist, daß der in den französischen Nasallauten ganz falsche g-Laut entfernt wird, von dem man dem Schüler durchaus nicht sprechen darf, weil er denselben sonst, da er ihm die Aussprache erleichtert, ganz unwillkürlich hervorbringt.

Diphthongen.

Ueber die Diphthongen können wir hier füglich schweigen, da dieselben, wenn der Laut der einfachen Vokale richtig aufgefaßt ist, keine Schwierigkeiten mehr darbieten. Nur über den Doppellaut oi möchten wir Folgendes bemerken. Die Einen stellen denselben durch die Vokale oa, die Andern durch oua vor. Im Ganzen ist es gleichgültig, ob der Laut mit o oder ou

*) Um Irrthümer zu vermeiden, sehen wir uns jedoch veranlaßt, den Laut des en in der Darstellung der Aussprache durch in (s. en) zu geben, da diese Bezeichnung Sebermann geläufiger ist.

anfängt, denn man muß so schnell über o oder ou hinweggehen, daß kaum zu unterscheiden ist, welcher von den beiden Lauten ausgesprochen worden ist; wir warnen nur vor dem zu langen Verweilen auf dem o oder ou, und vor der deutlichen Sonderung der beiden Laute o-a und ou-a; dieselben sind im Gegentheil so enge mit einander zu verbinden, daß man nicht hören kann, wo der eine aufhört und der andere anfängt. — Ein Gleiches läßt sich von den übrigen Doppellauten sagen.

Consonanten.

Die französischen Consonanten werden im Ganzen ähnlich ausgesprochen, wie im Deutschen, nur meist nicht so hart und so derb.

b.

Der richtigen Aussprache des b glaubt man fast überall sicher zu sein, indem man allerdings das sächsische b preisgiebt. Damit ist man aber im Irrthum; das sächsische b ist zwar in der That in keiner Sprache ein b, allein in manchen andern Theilen Deutschlands macht man einen andern Fehler. Oft hört man das b ganz weich und unbestimmt aussprechen, bleiben statt bleiben, rieme statt rieme; der Franzose spricht das b in allen Verbindungen mit flach doch fest aufeinander gepreßten Lippen aus, während der Deutsche diese nur lose aneinander legt, ohne sie aus ihrer natürlichen Form zu bringen. (Vergl. fig. 4 und 5.)

c.

Ueber den weichen Laut des c ist hier nur so viel zu sagen, daß er stets scharf wie ein ß, und nie mit der leisesten Beimischung von z gesprochen wird. Ueber den harten c-Laut siehe k.

ch.

ch lautet bald vollständig wie ein deutsches sch (aber kein westphälisches!), bald vollständig wie ein hartes c oder ein k. (S. k.)

d.

Auch über das d ist weiter Nichts zu bemerken, als daß es (wie im Englischen) noch feiner und zarter, doch bestimmter lautet als im Deutschen; besonders in der Endsyllabe de, welche fälschlich nach Nasenlauten fast ganz unhörbar, nach andern Vokalen oder Consonanten aber zu hart ausgesprochen wird. — Daß d am Ende der Wörter, in den Wortverbindungen, wie t lautet, ist eine andere Sache, und wird am geeigneten Orte besprochen werden.

f (ph).

Diese beiden Zeichen lauten im Französischen schärfer als im Deutschen, wo man oft ein v oder gar ein w dafür zu hören bekommt.

g.

Der weiche Laut des g ist derselbe wie der des j. (S. j.)

Der harte ist gleich mit dem gutgesprochenen (also weder märkischen noch sächsischen) deutschen g, wird aber nicht so tief in der Mundhöhle gebildet, wie dieses. (S. fig. 7); bei dem franz. g legt sich die Zunge in a an den Gaumen, beim deutschen, in h).

h.

Man unterscheidet in Deutschland gewöhnlich zwischen dem stummen und aspirirten h, und spricht das letztere ganz wie ein deutsches h aus, während der Unterschied zwischen diesen beiden noch größer ist, als etwa zwischen b und p. So wird héros unrichtig ganz wie der Name Hero gesprochen. Es ist daher nothwendig, auf folgende Thatsachen aufmerksam zu machen.

Das stumme h wird bekanntlich in der Aussprache ganz ignorirt.

Das sogenannte aspirirte h wird entweder mit gar keinem, oder mit einem dem deutschen Ohr kaum vernehmbaren Hauch begleitet. Zwischen ô héros und o Hero ist der wesentliche Unterschied festzustellen, daß man in ô-héros, nachdem man das o ausgesprochen, nicht absetzt, die Stimmriße offen erhält, die Luft herausströmen läßt, und gleich auf das é übergeht; dagegen muß in ô | héroïne (stummes h), oder ô | Eros (éross), bei é frisch angegesetzt werden; und bei o Hero erfolgt nach o ein kräftiger aus der Lunge hervorgestossener Hauch. — Will man, ohne vorhergehenden Vokal, das sogen. aspirirte h am Anfang eines Wortes aussprechen, so wird vorher die Stimmriße geöffnet, und durch einen Druck, der von den Halbmuskeln und nicht von der Lunge ausgeht, ein ganz leiser, kaum hörbarer Hauch erzeugt. Aehnlich verfährt man nach Consonanten.

Nathsamer wäre es indessen für den Deutschen, die Hervorbringung des Hauches ganz aufzugeben, denn es wird ihm unendlich schwer, denselben richtig darzustellen. Zudem schreiben die bedeutendsten französischen Orthoepisten ohnehin vor, auch das aspirirte h in der Aussprache ganz fortzulassen; 'hamac = amac, 'halle = ale etc.

Was ist dann aber noch für ein Unterschied zwischen einem aspirirten und einem stummen h?

Folgender:

1) wird der Vokal, der auf das aspirirte h folgt, wie oben schon gesagt, nicht so ange setzt, daß man, wie bei andern Vokalen, die Stimmriße zuerst schließt und

dann plötzlich die Stimme hervorströmen läßt, sondern er wird mit der schon vorher geöffneten Stimmröhre angegeben; 2) wird vor einem aspirirten h der vorhergehende Endvokal nicht elidirt, und der vorhergehende Endconsonant nicht herübergezogen. Also spricht man z. B. une 'halle, indem man das e von une ganz leise hören läßt, während man une horloge liest wie u-n-orloge (oder unorloj), weil hier das h stumm ist; ferner: j'avais 'hâté = javè-âté, dagegen j'avais-hésité = javèzézité.

Nach allen diesen Erläuterungen scheint es uns passender, in der Angabe der Aussprache des h, diesen Buchstaben ganz auszulassen, und über den hinter dem sog. aspirirten h folgenden Vokalen einen spiritus lenis zu setzen, z. B. honnète = onète, und 'hasard = ázar.

j (g).

Der französische j-Laut ist unter den deutschen Lauten nicht vorhanden, und kann auch nur unvollkommen beschrieben werden. Damit, daß man sagt, es sei ein sehr weiches, sanftes sch, ist nichts gethan; der Hauptunterschied zwischen j und sch ist der, daß Ersteres blos mit den Lippen und Zähnen gebildet wird, Letzteres hingegen außerdem mit einer Vibration der Zunge und des fleischigen Theils der untern Kinnlade hervorgebracht wird, die man sogar äußerlich fühlen kann, wenn man während des Sprechens mitten unter der Kinnlade (fig. 6 zwischen b und c) den Finger anlegt. Unter den deutschen Dialecten ist es hauptsächlich wieder der sächsische, welcher der Erzeugung dieses Lautes die größten Schwierigkeiten in den Weg legt.

k (c).

Das k und das c vor a, o und u wird in den germanischen Sprachen viel härter gesprochen, aber nicht so scharf und bestimmt als in den romanischen, wo es vorn im Munde und nicht nach der Kehle hin gebildet wird. (S. fig. 7 a und b.)

l.

Das l wird mittelst der Zungenspitze hervorgebracht, die bei dem Deutschen und dem Engländer an den vorderen Theil des Gaumens angelegt wird. Bei dem englischen, dem deutschen (in einigen Gegenden) und dem slavischen l wird auch der mittlere Theil der Zunge in Bewegung gesetzt und dadurch ein Laut hervorgebracht, der nicht beschrieben werden kann.

Bei den Franzosen hingegen ist die Zungenbewegung am einfachsten; er legt blos die Spitze derselben an die innere Seite der obern Vorderzähne.

ll mouillés.

In Bezug auf diesen Laut herrscht wieder die größte Verwirrung, die herbeigeführt ist, theils durch irrthümliche Auffassung, theils durch Ungeschicklichkeit in der Darstellung.

Der schlimmste Fehler, den man in Beziehung auf die *ll mouillés* begehen kann, ist der, daß man beim Aussprechen derselben ein *ch* hören läßt. Man sollte glauben, es müßte hinreichen, daran zu erinnern, daß der Franzose diesen Laut gar nicht kennt, und sich nur mit der größten Schwierigkeit daran gewöhnt, wenn er etwa deutsch lernt, um ein für allemal den Deutschen abzuhalten z. B. *bataille* wie *Bataich* oder *Batallich*, und *famille* wie *Famlich* oder *Famillich* oder auch *Famiech* (statt *batai* und *famii*) auszusprechen. Dem ist aber nicht so; nichts ist häufiger als gerade diese falsche, scheinbar durch Nichts motivirte Aussprache. Wir sagen scheinbar, denn eine Veranlassung dazu hat der Deutsche dadurch, daß er das deutsche *j*, das er an die Stelle der *ll mouillés* zu setzen angeleitet worden ist, mit einem *ch*-Laut begleitet. Man kann allerdings den Laut der *ll mouillés* durch ein rein gesprochenes Deutsches *j* (das doch im Grunde, dem Laut wie der Form nach, Nichts ist, als ein verlängertes, geschleiftes *i*) darstellen, so daß man *bataille* wie *bataij(e)*, *famille* wie *famij(e)* lauten lassen kann. Da man aber nun einmal in vielen Gegenden Deutschlands, z. B. in Sachsen und Schlessen, das *j* nicht rein ausspricht (sondern so, daß man *chia* statt *ia* (*ja*), *hie*der statt *ieder* (*ieder*) zu hören bekommt), so ist es gerathener, von dem *j* ganz zu abstrahiren, und, wie oben schon geschehen, ein bloßes *i* an die Stelle zu setzen.

Wir gehen zu einem andern Fehler über, der mit dem soeben besprochenen gleichzeitig herrscht, aber leichter zu entschuldigen ist.

Früher sprach man in Frankreich ziemlich allgemein (jetzt nur noch in einigen Provinzen, namentlich aber auch in der Schweiz) die *ll mouillés* so aus, daß die *ll* deutlich hörbar blieben, und nur zwischen denselben und dem folgenden Vokal ein *i* hörbar wurde. Das Wort *mouillé* z. B. konnte demnach ziemlich genau durch *mouillié* dargestellt werden. Vor einem ganz stummen *e* oder am Ende eines Wortes nahmen aber alsdann die *ll* sehr leicht den Laut eines *gl* (*g* ganz weich) an, in der Art, daß *brouille* oder *bétail* ungefähr wie *brouigl* und *bétaigl* gesprochen wurden. Diese Aussprache ist aber von dem Volke längst aufgegeben, das die *ll* gar nicht mehr hören ließ; nur in der guten Gesellschaft zögerte man noch, die neue Weise zu sanctioniren; seit 15—20 Jahren aber, wenn wir nicht irren, und besonders seit Landais in seinem großen Wörterbuche die Bahn gebrochen, ist das gänzliche Auslassen des *l*-Lautes bei den *ll mouillés*, und die Ersetzung desselben durch ein *i*, vor Vokalen, auch von dem *Conseil de l'Instruction publique* zum Gesetz der guten Aussprache erhoben worden. Man spricht also jetzt entschieden *bail* gleich *bai*; *muraille* gleich *mürai* oder in Versen *mürai-je*; *houillon* gleich *bui-ion*.

In Deutschland wird man indessen noch lange, ungeachtet der gebotenen Erleichterung, die ganz falsche Aussprache, sowie die veraltete beibehalten, theils weil die Lehrer meistens aus einer früheren Zeit stammen, wo die neue Aussprache noch nicht allgemein war, theils weil man eine eingewurzelte Gewohnheit äußerst schwer aufgibt, oft aber auch, weil man denen, die gegen

das Hergebrachte (sollte es auch der größte Irrthum sein) auftreten, geradezu den Glauben verweigert.

Dieser Laut ist durch graphische Zeichen ganz richtig nicht darzustellen. Wer denselben von einem gut sprechenden Franzosen aufmerksam sich hat vorsprechen lassen, wird uns verstehen, wenn wir sagen, daß z. B. die Endung agne so gesprochen wird, daß das e gänzlich wegfällt, und das zurückbleibende gn zwischen ain und agn (g ganz weich) lautet, wobei ein eigenthümlicher Druck der Zunge nach dem Gaume stattfindet, der eben nicht geschildert werden kann. Mit ogne ist es ähnlich; es lautet zwischen vin und ogn. Vor e, i, u ist die Sache noch schwieriger. Daß nach gn vor allen Vokalen (außer dem ganz stummen) ein i eingeschaltet werden müsse, ist bekannt. — Am nächsten dürfte man der richtigen Aussprache kommen (wo vollkommene Correctheit mit aller Anstrengung nicht erreicht werden kann, muß man sich mit einer annähernden begnügen), wenn man statt gn ein nj (reines j, nicht chiod) setzt, so daß régna dargestellt würde = rehnja; pignon = pinjon (in der ersten Sylbe scharfes franz. i und ohne Nasallaut); mit folgendem stummen e: rogne = ronje (offenes o ohne Nasallaut); plaigne — plênje (ohne Nasallaut). Wir wiederholen es: Diese Aussprache ist nicht ganz richtig, weil der Franzose noch etwas vom g-Laut hören läßt, und weil man durch dieselbe gezwungen ist, das stumme e am Ende etwas anzugeben, was zwar nicht unfranzösisch klingt, aber meistens umgangen wird; sie bildet aber nach unserer Ansicht das einzige Auskunftsmittel für solche, die den rein französischen Laut nicht hervorbringen können. Wie weit von der angegebenen Weise das oft gehörte ronnich oder rouch (rogne), plennich oder plench (plaigne) u. s. w. entfernt ist, dürfte selbst dem halbgebildeten Ohre vernehmlich sein.

m, n.

Ueber die einfachen Laute m und n ist hier nichts zu bemerken.

p.

Das französische p wird bei weitem nicht so hart herausgestoßen wie das deutsche. Letzteres klingt oft, als wollte man noch ein kräftiges h dahinter hören lassen; ersteres hingegen wird, gleich dem b, bloß mit dem äußersten Lippenrande gebildet. (S. fig. 4 a.)

q.

q lautet ganz wie k. (S. k.)

r.

Das r bietet dagegen wieder einige Schwierigkeiten. In manchen Theilen Deutschlands, z. B. in der Prieigniz, läßt man das Anfangs-r sehr stark schnarren. Anderswo läßt man, statt der Spitze, den mittlern Theil der Zunge vibriren,

und bringt dadurch ein unvollkommenes r hervor, das mit dem grasseyement der Franzosen Ähnlichkeit hat. Noch andere, und diesmal besonders die Märker, sprechen das End-r, in Folge einer Trägheit der Zunge, wie a aus (etwa wie die Engländer), so daß sie statt Reiter, Gitter u. s. w. Reita, Gitta sprechen. Man giebt das an Ort und Stelle natürlich schwer zu, weil man ein r aussprechen will, während man ungefähr a sagt; das Faktum steht indessen nicht weniger fest.

Diese Unvollkommenheiten sind alle in Bezug auf das französische r streng zu vermeiden. Dieses wird mit einer scharfen und raschen Vibration der Zungenspitze hervorgebracht. Man spreche also nicht: rrrrat; man grasseyire nicht (es giebt keinen bezeichnenden deutschen Ausdruck dafür), obgleich es affektirte Franzosen und besonders Franzöfinnen, selbst auf Theatern, thun; und man sage nicht amēa statt amer (amēr).

Es giebt bekanntlich zweierlei s-Laute im Franzöfischen; der eine entspricht ganz dem deutschen ß, der andere dem französischen z (s. z).

t. gleich wie p, ist im Franzöfischen nicht so hart auszusprechen, als es die Deutschen zu thun pflegen, die dasselbe meist mit einem sehr starken Hauch begleiten. Es muß übrigens, wie das englische t, schärfer und bestimmter lauten als das deutsche. Man gelangt dazu, indem man die Lippen zurückzieht, die Zunge scharf an die geschlossenen Zähne preßt und, während man diese rasch zurückzieht, die angehaltene Luft zwischen den wenig geöffneten Zähnen durchstößt.

v.

Das v entspricht nicht ganz dem deutschen w, da dieses mit ziemlich flach aufeinander gelegten Lippen ausgesprochen wird. Um das französische (und englische) v richtig lauten zu lassen, muß man die Lippenstellung annehmen, die zum deutschen v erforderlich ist, und dabei w aussprechen; also vous nicht fou und nicht vou, sondern vou (mit enger zusammengepreßten Lippen). Dagegen spricht man die Endsyllbe ve (ves, vent) gern mit dem Laute eines weichen v aus, kann aber geradezu w lesen, nur ist man im letztern Falle gezwungen, das stumme e etwas hören zu lassen; als boive = boav oder boiwe.

w.

Das w klingt ganz wie das weiche v. — Nur selten (in Wörtern englischen Ursprungs) vertritt es ein u; Glaskow = Glasskou; New-York = Neu-York; in der Endung ow fällt es meist ganz fort; Bulow = Buló.

Das *x* hat einen doppelten Hauptlaut: einen harten und einen weichen, und muß daher bald durch *kss*, bald durch *gz* dargestellt werden (s. *z*). — Ausnahmsweise lautet es wie *ss*: Bruxelles = brussèl; Auxerre = òssèr; oder wie *k*: excepter = êkssèpté; exceller = êkssèllé; oder endlich wie *z*: sixième = ssizièm, sixain = ssizèn.

Z.

z verhält sich zu *s* wie *j* zu *sch* (s. *j*). Es ist ein ganz weiches *s*, das mit einer sanften Vibration der Zunge ausgesprochen wird, und mit dem norddeutschen Anfangs-*s* ziemlich übereinstimmt (z. B. zône = Sohn).

Bemerkungen über das Lesen des Französischen.

Daß das Französische, in Bezug auf die Betonung der Wörter und Sätze, zum Theil nach andern Grundsätzen gelesen werden müsse, als das Deutsche, sollte man glauben als allgemein anerkannt voraussetzen zu dürfen. Nichts desto weniger ist in Deutschland nichts seltener, als ein guter französischer Vortrag, sowohl in prosaischer als in gebundener Rede; und, was das Schlimmste ist, man ist sich dessen meist nicht bewußt und vertheidigt oft seine Fehler mit einer Hartnäckigkeit, die eben beweist, daß man keine Ahnung von dem Klange der französischen Sprache hat. Mancher glaubt, Alles gethan zu haben, wenn er die Endconsonanten aller möglichen Wörter mit den Anfangsvokalen der folgenden verbindet, und die Interpunktion recht deutlich hervortreten läßt, wobei ihn nur der Umstand stört, daß die Franzosen so verzeweifelt wenig Kommata gebrauchen, und er sich genöthigt glaubt, die fehlenden zu ersetzen.

Wer gut französisch lesen will, muß vor Allem sich die Verschiedenheit des französischen Nationalcharakters von dem deutschen vergegenwärtigen, und sich auf einen Augenblick so in jenen hinein zu versetzen suchen, wie ein guter Schauspieler sich in eine darzustellende Rolle einlebt; d. h. er muß, so lange er liest, den Franzosen spielen, indem er die guten Seiten desselben, aber auch bis auf einen gewissen Grad das nachahmt, was man in Deutschland als dessen Schwäche anzusehen gewohnt ist. Wir erklären uns näher. Die Vorzüge des französischen Vortrags haben natürlich eine große Analogie mit denen des französischen Styls. Der Klarheit und Präcision des Ausdrucks entspricht die Deutlichkeit und Bestimmtheit der Artikulation; der Zierlichkeit oder Eleganz, der Wohlklang der Laute; der Lebendigkeit der Darstellung, die Frische und Lebhaftigkeit des Vortrags; der Abwechslung in der Schreibart, die Mannigfaltigkeit in den Schattirungen der Betonung. Als Schwäche des Vortrags wird von den Deutschen stets die Effekthascherei bezeichnet. Wir wollen das Vorhandensein derselben nicht läugnen, oder ihr gar das Wort reden; nur scheint uns der Deutsche mit dieser Anklage zu rasch hervorzutreten; denn

er hat kein Recht, jene große ihm vielleicht unangenehm auffallende Abwechslung im Ton des Vortragenden, die dem Charakter der Nation ganz angemessen ist, auch dann noch tadelnswerthe Effecthascherei zu nennen, wenn sie die Grenzen des Schönen nicht überschreitet. Man vergesse doch nicht, daß den Franzosen die besten deutschen Deklamationen zu monoton und sentimental vorkommen. Die Nationalitäten sind nun einmal verschieden, und der beste Leser des Französischen bleibt der Franzose, mit allen seinen Eigenthümlichkeiten. Folglich bemühe man sich, die deutliche Artikulation, die Präcision, den Wohlklang, die Frische und die Abwechslung in der Betonung seines Vortrags nachzuahmen, wenn man nicht den Schriftsteller in einem fremden nicht für ihn passenden Gewande erscheinen lassen will.

Eine große Klippe für den deutschen Leser ist die fast überall herrschende Gewohnheit, in der Muttersprache, besonders im Affekt, oder bloß mit dem Ausdruck der Gutmüthigkeit, die Vokale zu schleifen, d. h. einen Vokal mit einem bestimmten Ton anzusetzen und während der Dauer des Lautes denselben sinken zu lassen oder zu heben. Diese Senkungen und Hebungen der Betonung eines einfachen Vokals, die natürlich nach dem Dialekt, der Individualität, der Situation oder Absicht des Sprechenden modificirt werden, sind häufiger, als der Deutsche, der überhaupt viel mehr Gemüth in seinen Ausdruck legt als der Franzose, sich selbst bewußt ist. Um nur ein Beispiel anzuführen, erinnern wir bloß an das warnende: *dûu!* laß das sein! und an das bittende: *dûu*, sei so gûnt oder gûei!

Dergleichen Schleifungen des Lautes sind im Französischen durchaus nicht zulässig; die Veranlassung dazu ist schon geringer, weil die Laute nie so lange gedehnt werden, wie im Deutschen; jeder Vokal lautet in der Stimmhöhe aus, in der er angesetzt worden ist. Daß der Vortrag dadurch an Gemüthlichkeit verliert, ist klar; Gemüthlichkeit ist ja aber auch kein französischer Charakterzug; daß er aber an Bestimmtheit und Deutlichkeit gewinnt, dürfte nicht weniger einleuchtend sein, wenigstens für den, der einmal Gelegenheit gehabt hat, einen guten französischen Redner oder Vorleser zu hören.

Noch öfter als in den eben gerügten Fehler verfällt der deutsche Leser in den andern, daß er die bei dem Vortrage in seiner Muttersprache übliche Betonung einzelner Wörter auf das Französische überträgt. Der Franzose hebt wohl auch hie und da einzelne Ausdrücke hervor, um die Aufmerksamkeit darauf zu lenken; allein gewisse Wörter, wie z. B. der Artikel, die verbundenen pronomens personnels, possessifs, démonstratifs und natürlich auch die relatifs dürfen, mit seltenen Ausnahmen, nie den Accent bekommen; und im Allgemeinen betont er lieber ganze Sätze, als einzelne Wörter. Wenn dem Deutschen die seltenere aber grellere Betonung einzelner Stellen (doch meist mit Unrecht) wie Ziererei und Effecthascherei erscheint, so ermüden dafür die häufigen ganzen und halben Betonungen, die er in der Regel anwendet, das französische Ohr so, daß dadurch Aufmerksamkeit und Spannung gänzlich verloren geht.

Schließlich sei es uns erlaubt, noch einige Worte über den Sylben-Accent zu sagen. Viele Deutsche können sich von der Idee nicht losmachen, daß wenigstens auf einer Sylbe eines mehrsyllbigen Wortes der Accent ruhen müssen, und können sich eines ungläubigen Kopfschüttelns nicht enthalten, wenn man ihnen sagt, daß ziemlich allgemein der Accent auf alle Sylben des Wortes gleichmäßig vertheilt ist, d. h. daß ein solcher Sylbenaccent für die meisten Wörter gar nicht vorhanden ist. Sie haben ein gewisses Recht zu solchen Zweifeln, da immer noch Bücher erscheinen, die sich damit abgeben, die Regeln der Accentuirung festzustellen; sie wissen nur nicht, daß im Volke selbst dergleichen Regeln nicht beobachtet werden. Manche vertheidigen sogar die ganz irrige Behauptung, daß, ähnlich wie im Hebräischen, der Accent auf die letzte Sylbe gelegt werden müsse. Möglich, daß früher ein solcher Gebrauch in der französischen Aussprache, wenigstens theilweise, geherrscht hat. Uns will es bedünken, als ob der Irrthum einer Täuschung des Ohres und einem Mißverständniß zugeschrieben werden müsse. Da nämlich der Deutsche die letzte Sylbe der Wörter meist *tonlos* nachklingen läßt, so bildet er sich ein, der Franzose, der das nicht thut, *betone* diese Sylbe; und da er, aus Unachtsamkeit oder Mangel an Übung, die im Deutschen übliche Betonung oder vielmehr Nichtbetonung der letzten Sylbe leicht auf das Französische überträgt, so kann sich allerdings der Lehrer veranlaßt fühlen, die Regel aufzustellen: die französischen Endsyllben werden betont (nämlich im Gegensatz zum Deutschen, wo es meistens nicht geschieht). Damit soll keineswegs gesagt sein, daß die Endsyllbe durchaus nie besonders betont werde, oder daß überhaupt niemals eine einzelne Sylbe eines längern Wortes den Accent habe; der vor einem stummen *e* hergehende Vokal wird sogar in der Regel etwas verlängert, wie in *étrangement*, *considérablement*, obschon niemals so sehr, wie es bei einer deutschen langen Sylbe geschieht; allein dergleichen feine Schattirungen machen sich meist von selbst, und eine Aufstellung von Regeln, die auf Einzelheiten eingehen, hat selten einen praktischen Nutzen. Auf Eines wollen wir indessen doch aufmerksam machen. Die Pariser haben nämlich die Gewohnheit angenommen, den Vokal, der der Endsyllbe *tion* vorangeht, besonders das *a*, lang auszusprechen und zu betonen, wie: *imaginàtion*, *salutàtion*. Diese Eigenthümlichkeit ist nicht zur Nachahmung zu empfehlen; sie scheint uns nichts zu sein, als eine vorübergehende Mode, die bald einer andern Platz machen dürfte.

Noch viel weniger als einen durchgehenden Sylbenaccent hat die französische Sprache eine prosodische Quantität. Das ist dem Deutschen schon eher einleuchtend, denn er findet in den Versen keinen Anhaltspunkt dafür; und sollte er etwa versucht sein, die Sylbenpaare, aus denen z. B. ein Alexandriner besteht, für Jamben zu halten, so wird er sehr bald von seinem Irrthum zurückkommen, wenn er auf Verse stößt, wie folgende:

Souvent sur *la* montagne, à l'ombre *du* vieux chêne,
 Au coucher *du* soleil, tristement *je* m'assieds;
 Je promène au hasard mes regards sur *la* plaine,
 Dont *le* tableau changeans se déroule à mes pieds. (Lamart. Méd.)

in welchen Sylben, die unter allen Umständen kurz oder lang sein müßten, geradezu umgekehrt gebraucht sind; und doch ist bekanntlich Lamartine derjenige unter unsern neuern Dichtern, der sich durch den Wohlklang seines Versbaues am meisten auszeichnet. Wir wollen nicht etwa behaupten, daß es keine kurzen und langen Sylben gebe; nur werden wir uns von einer Aufstellung von Regeln über die Quantität aus folgenden Gründen enthalten. Erstens scheinen uns manche von den in den Abhandlungen über diesen Gegenstand enthaltenen Regeln geradezu in der Luft zu schweben, d. h. weder hinlänglich begründet zu sein, noch von den Schriftstellern befolgt zu werden. Zweitens unterscheiden sich die Längen und Kürzen in den französischen Wörtern nicht in demselben Maße wie in andern Sprachen; das Wort flüte hat zwar ein entschieden langes u, wird aber dennoch, zwar keineswegs flütt oder flutt, aber auch nicht flüht gesprochen, sondern nur mit sehr schwacher Dehnung. Drittens wird die Quantität, insoweit sie vorhanden ist, bei lebenden Sprachen, weit besser durch die viva vox, durch das Vorgesprechen des Lehrers, als durch Regeln gelehrt, die bald zu viel, bald zu wenig sagen, und jedenfalls augenblicklich wieder vergessen sind. Viertens endlich sind wir der Ansicht, daß, um sich in einzelnen Fällen Rath's zu erholen, ein Wörterbuch zum Nachschlagen weit nützlicher sein dürfte, als eine theoretische Bearbeitung der französischen Prosodie.

Von einem Scandiren der franz. Verse kann unter den angedeuteten Umständen natürlich nicht die Rede sein; höchstens könnte man, der Bequemlichkeit halber, das Abzählen der Sylben nach Paaren, die man wie Jamben klingen läßt (eine Operation, die man bisweilen vornimmt, um die Richtigkeit des Baues eines Verses zu untersuchen), abusive mit diesem Ausdrucke bezeichnen. Dessenungeachtet wird beim Vortragen der Verse von Vielen scandirt, quand même! Man hält bei jeder Cäsur inne; man betont den Reim, als wäre der Vers des Reimes wegen da; man hält sich für verpflichtet, weil man französische Verse vor sich hat, die einfachsten Stellen mit einem gewissen Pathos herzusagen u. s. w., lauter Verstöße, die man nicht begehen würde, wenn man öfter Gelegenheit hätte, gute französische Declamatoren zu hören.

Wir wollen versuchen, durch einige Winke einen angemessenen Vortrag der französischen Poesie zu erleichtern.

Von den Fehlern, in die der Deutsche so leicht bei dem Lesen der Prosa verfällt, als Eintönigkeit, zu häufige und falsche Betonung einzelner Wörter, Schleifen und zu langes Dehnen der Vokale haben wir weiter oben gesprochen; dieselben sind natürlich auch bei der Poesie zu vermeiden. — Vor Allem müssen wir hier vor dem hochtrabenden Tone warnen, der sich auch in der deutschen Deklamation leider zu häufig breit macht; wir brauchen nicht zu sagen, wie er Spannung und Interesse bei dem Zuhörer schwächt. Zwar waren lange Zeit hindurch die Franzosen selbst nicht frei von diesem Fehler. Die romantische Schule jedoch, welche der ganzen klassischen Versifikation den Krieg erklärte, brachte auch in den Vortrag der Poesie größere Natürlichkeit. Nur ging sie hier wie da zu weit. Sie zerstückelte und zerriß den Vers,

und vernachlässigte den Reim dermaßen, daß es kaum noch möglich war, die gebundene Form darin zu erkennen. Ein solches Verfahren ist natürlich nichts weniger als nachahmungswerth; das richtige dürfte wohl das sein, sich hauptsächlich an den Sinn und die Interpunktion zu halten, die Cäsur zu ignoriren, wo sie den Zusammenhang zerschneidet, und am Ende des Verses, selbst wenn kein Interpunktionszeichen es gebietet, eine kaum merkliche Pause eintreten zu lassen, um den Reim nicht ganz zu verlieren; wo aber der Affect es verlangt, lasse man auch diese Schranke fallen.

In gereimten Schauspielen (comédies) erlaubt der überall vorherrschende Conversationsston ohnehin nicht, den Reim sehr zu beachten.

Einer der wichtigsten Punkte für das Lesen des Französischen ist das Hinüberziehen der Endlaute eines Wortes zu dem Anfangsvokale des Nächstfolgenden. Meistens thun darin die Deutschen zu viel, selten zu wenig; Beides beraubt aber das Französische eines seiner schönsten Vorzüge, des Wohlklanges; es dürfte daher nicht unwillkommen sein, wenn wir etwas näher auf dieses Kapitel eingehen, zumal in den gewöhnlichen Lehrbüchern gar nichts darüber zu finden ist.

Vor Allem müssen wir uns gegen die schlechte Fassung einer Regel erklären, die durchgängig den Schülern sehr dringend ans Herz gelegt wird; sie heißt: Der Endconsonant eines Wortes wird zu dem folgenden Worte ausgesprochen, wenn dasselbe mit einem Vokal oder stummen h anfängt. Dieser Regel zufolge spricht denn auch der Schüler zur großen Satisfaction seines Lehrers den Satz: ces aimables gens | aiment un peu trop à causer so aus: cè saimables gen saime tun peu tro pâ causer. Wird der Satz rasch hintereinander ausgesprochen, so hat das, abgesehen davon, daß nicht jeder Endconsonant vor einem Vokal hörbar wird, noch nicht viel zu sagen; allein tritt das geringste Zaudern ein, die geringste Unterbrechung (durch Husten oder sonstige Störungen), so setzt der Schüler etwa bei saime ab, und fährt dann getrost fort: tun peu tro — (neue Unterbrechung) — pâ causer, was kaum zu ertragen ist. Warum nicht dem Schüler einfach sagen: „Wenn irgend ein Zusammenhang zwischen zwei Wörtern besteht, von denen das zweite mit einem Vokal oder stummen h anfängt, so läßt man den etwa vorhergehenden Endconsonanten hören, und verbindet so die beiden Wörter in der Aussprache.“ Die Regel ist zwar nicht so kurz und bündig als die erste, aber sie sagt nichts Falsches, und das ist mehr werth. — Dem Schüler erschöpfende Regeln über diesen Punkt zu geben, ist eines Theils nicht möglich; wo Geschmack, Ohr und Affect des Sprechenden einen so bedeutenden Einfluß üben, wie hier, hören die Regeln bald auf; andernteils hat der Schüler wichtigere Dinge in der Aussprache zu lernen, die ohnehin schon zu viele Zeit in Anspruch nimmt; eine mangelhafte Verbindung ist bei wachsender Fertigkeit im Sprechen eher wieder gut zu machen, als eine schlechte Aussprache des stummen e oder der Nasallaute.

In der Conversationsprache beobachtet man nur die allernatürlichsten dieser Wort-Verbindungen; in der höheren Prosa dagegen und in der Poesie ist man strenger.

Da es manchem Lehrer nicht unwillkommen sein dürfte, eine Zusammenstellung wenigstens der Regeln zu finden, deren Anwendung keinen Schwankungen unterworfen ist, so lassen wir hier eine solche folgen. *)

Allgemeine Bestimmungen.

Man verbinde:

- den Artikel mit seinem Substantiv oder Pronomen;
- die Adjectiva mit ihrem Substantiv;
- das Subject mit seinem Verbum;
- das Verbum mit seiner Ergänzung;
- das Adverbium mit dem Verbum und dem Adjectiv, das von ihm modificirt wird;
- die Präposition mit den Wörtern, deren Verhältniß sie angebt;
- die Conjunction mit den Wörtern, die sie verbindet.

Einige besondere Bestimmungen.

Die stummen Endconsonanten werden im Allgemeinen nicht mit dem folgenden Vokale verbunden; so b und l, z. B. le plomb | homicide, un fusil | à vent.

c behält in der Verbindung den k-Laut, den es, wenn es nicht stumm ist, am Ende immer hat. In blanc (ein Weißer), franc (Münze), marc (Gewicht und Saß) ist c stumm. Marc (Markus) = Mark.

d lautet in der Verbindung wie t; un grand avenir = un grant-avenir. — In den Wörtern auf ard, and, iand, erd, id, ied (Ausn. pied-à terre, pied-en cap), oeut, ord, ourd ist d immer stumm. — In den Eigennamen David, Cid, Bagdad, Obed und ähnlichen, so wie in sud, talmud, behält das d in der Verbindung seinen weichen Laut.

f in neuf, wenn es vor seinem Substantiv steht, verwandelt sich in v; neuf-hommes; dagegen neuf et demi. — Sonst wird es überall mit dem f-Laut übergezogen, außer in clef und cerf, wo es stumm ist.

g nimmt in der Verbindung den k-Laut an; suer sang et eau = suer sank-et eau. Stumm bleibt es in hareng, étang, poing, faubourg, calembourg, sterling, etc.

p verbindet sich überall mit den folgenden Wörtern, außer in camp, champ, drap, loup, sirop, galop.

q lautet überall vor Vokalen.

*) Wir entlehnen dieselben z. Th. aus der Phonologie von de Castres, mit der wir indessen nicht in allen Stücken übereinstimmen.

r wird gewöhnlich übergezogen, wenn es nicht stumm ist, z. B. un fer-ardent; dagegen un étranger | est arrivé (léger läßt nur unmittelbar vor seinem Substantiv das r hören, un léger-obstacle). — Wird er (in der Endung einiger Adj. und der Verba der ersten Conjugation) übergezogen, so behält das e eigentlich den geschlossenen Laut é; allein es ist fast unvermeidlich, daß derselbe sich bei dem Hinüberziehen des r etwas dem è nähert; wollte man aber z. B. léger-obstacle geradezu léger-obstacle lesen, so hieße das das Wort obstacle zu einem Femininum machen; und aimer-à chanter klinge etwas geziert. — Die Endung ier einiger Adjective wird nur mit dem etwa darauf folgenden Substantiv verbunden; un dernier-effort; dagegen le premier | à renoncer. — Monsieur hat stets ein stummes r. — Bei notre, votre wird das r vor Vokalen entschieden übergezogen, votre ami = votrami; vor Consonanten giebt man es in der Conversation nur leicht an, votre père = votr père; sonst ganz deutlich mit stummem e, votre père. Votami und vottpère ist gemein; voter père, falsch. s lautet in der Verbindung wie z. Das s von legs (Vermächtniß) wird im Sing. nicht übergezogen. — Vor oui und onze findet keine Verbindung statt. — In mais (aber) wird das s nur im höhern Style übergezogen, und auch dann nur, wenn nach mais keine noch so kleine Pause eintritt; in der Conversation hört man es selten oder gar nicht. t folgt im Ganzen der Hauptregel, d. h. wo es stumm ist, findet keine Verbindung statt; jedoch in den Wörtern auf art, pect, ert, eurt, inet und ort bildet der vorhergehende Consonant die Verbindung, z. B. respect et amour = respèk-et amour.

Daß bei Substantiven auf ant und in der Conjunction et das t nie hörbar wird, muß besonders hervorgehoben werden. Nur wenn et in einem lateinischen Ausdrucke vorkommt, hört man das t, selbst vor Consonanten, z. B. et caetera = ètssétéra (und nicht etwa, wie manche Franzosen sogar aussprechen: ekssétéra).

x verbindet sich mit dem folgenden Worte bald durch den s-Laut, bald durch den Laut des z, je nachdem es wie kss oder wie gz gelesen wird.

Nasallaute. Die Nasallaute werden, da sie eigentliche Vokale sind, in der Verbindung nicht übergezogen. Es ist aber genau darauf zu achten, ob die Endungen em, en, im, in auch wirkliche Nasallaute sind; in Ibrahim, Jérusalem, Amen hindert z. B. Nichts das Ueberziehen, weil m und n in diesen Wörtern ihren natürlichen Laut haben. — Gehört die Endsyllbe on einem Adjectiv an, so wird der Nasallaut aufgegeben; le bonn-esprit.

Das Pronomen en wird nicht verbunden: dites-en | un mot à . . .

Die Präposition en dagegen immer: en-avril. Zu bemerken ist hierbei, daß Manche den Nasallaut ganz aufgeben und aussprechen: ann-avril. Wir sind der Ansicht, daß derselbe noch ein wenig hörbar bleiben kann.

Die Wörter *bien* und *rien* werden (ohne Nasallaut) mit einem folgenden Adjectiv, Adverbium oder Verbum immer verbunden; *bienn-agréable[ment]* *rienn-accepter*, *rienn-à dire*.

Das Pron. *on* verbindet sich (ohne Nasallaut) nur mit seinem Verbum: *on-avoue*; dagegen *s'adresse-t-on* | à lui?

non wird nur bei einem Adjectiv, mit dem es in enger Verbindung steht, übergezogen; *nonn-interrompu*; dagegen *nôn* | à vous.

un verbindet sich mit jedem Worte, mit dem es in genauer Verbindung steht; es verliert aber dabei nicht ganz seinen Nasallaut; der Laut hält sich zwischen *un* und *une*.

aucun verbindet sich mit seinem Substantiv (ebenfalls nicht ohne einen Anklang von einem Nasallaut); *aucun-homme*.

chacun wird mit keinem Worte verbunden; *chacun* | à son goût.

Ueber die Art, wie in Frankreich das Latein gelesen wird.

Da in französischen Schriften öfters lateinische Stellen, oder auch nur einzelne Wörter (besonders Eigennamen) vorkommen, die passender, oder selbst nothwendiger Weise⁹⁾ auch mit französischer Aussprache gelesen werden (wir erinnern nur an die Aufnahme des Argan unter die Doktoren der med. Facultät in Molière's *Malade imaginaire*); und da es überhaupt von Interesse sein dürfte, zu sehen, wie sehr man in Frankreich von der deutschen Aussprache des Lateinischen abweicht, so dürfte folgende Probe nebst den nothwendigsten allgemeinen Regeln nicht unwillkommen erscheinen. Manche, besonders aber solche, die sich nicht vergegenwärtigen können, daß die deutsche Weise, wenn auch vielleicht weniger unrichtig als die französische und englische, doch noch himmelweit von derjenigen der alten Römer entfernt sein muß, werden zwar behaupten: „Vergleichen ist ganz unnöthig für uns Deutsche! Kommt ein lateinisches Wort in einem französischen Stücke vor, so liest man's ruhig, wie es in der Schule üblich ist!“ Darauf erwidern wir bloß: Was würden dieselben Männer sagen, wenn ein Franzose die bekannte Kapuzinerpredigt aus Wallensteins Lager vortrüge, und alle lateinischen Stellen französisch lesen wollte? etwa so:

Wie machen wir's, daß wir kommen in Abrahams Schooß?

9) J. B. in Reimen, wie *homme* und *magnum*, *cœci* und *fecî*, *voici* und *medici*.

Et ait il-léss. Und er sagt:

Néminém kônkussiatiss

Wenn ihr Niemand schindet und plagt,

Nékué kalomniám fassiatiss.

„Das ist ja nicht zum Anhören!“ Nun! gerade so ist es auch umgekehrt!

NB. Alle Buchstaben müssen ausgesprochen werden; und i (y), ou, u haben immer den geschärften, französischen, niemals den sogenannten kurzen Laut der deutschen Vokale.

sófoklész ad sómman sénektutém trajédiass fé-ssit kuód proptér sstudióm
Sophocles ad summam senectutem tragoedias fecit. Quod propter studium
rém familiárem néglijéré vidérétúr a filiis ín judissióm vókatúss ésst ut kuémadmódóm
rem familiarem negligere videretur, a filiis in iudicium vocatus est; ut, quemadmodum
nósstró móre malé rém jéríntibus patribúss bôniss íntérdissi ssólét ssík illóm kóuazi
nostro more male rem gerentibus patribus bonis interdici solet, sic illum quasi
dé-ssipiúntém a ré familiári rémóvérént judíssés. tóm ssénéks dí-ssitúr éam fabulám
desipientem, a re familiari removerent iudices. Tum senex dicitur eam fabulam,
kóuám ín manibúss abébat èt prókssimé sskripssérat édipóm cólónéóm ré-ssitássé
quam in manibus habebat, et proxime scripserat, Oedipum Coloneum, recitasse
judí-ssibus kué-ssissékúé nóm illud karmén dé-ssipiúntíss vidérétúr kuó ré-ssitató
iudicibus, quaeissequae: num illud carmen desipientis videretur? Quo recitato,
sínínssiús judikóm libérátúss ésst,
sententiis iudicium liberatus est.

Hier mögen nun noch einige besondere Regeln folgen:

au lautet gleich ó; eu = ö; ae = é; oe = é; alle andern Diphthongen werden in Einzel-
laute aufgelöst, die natürlich auf französische Weise ausgesprochen werden.

am = ân (Nasal) am Anfang und in der Mitte des Wortes vor Consonanten, außer vor
m und n; ambitus = ânbitúss; Ammon = Ammôn; amnis = amníss; amitto
= amittó; naturam = naturám.

an = ân (Nasal) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson., außer n; amantem
= amántém; annus = annúss.

em = ín (Nasal) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson., sonst ém; emblema
= ínbléma; rem = rém.

en = \widehat{in} (Nasall.) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson., außer n, sonst \widehat{en} ;
 ensis = $\widehat{inssiss}$; (enervo = \widehat{enervo}); Ennius = $\widehat{enniuss}$; carmen = karmén,
 NB. ens = \widehat{inss} , gerens = $\widehat{jérinss}$.

im (ym) = \widehat{in} (Nasall.) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson., außer m und n;
 imberbis = $\widehat{inbèrbiss}$; immensus = $\widehat{imminssuss}$.

in (yn) = \widehat{in} (Nasall.) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson., außer n; inter =
 $\widehat{intèr}$; perinde = $\widehat{pèrindé}$. NB. in (in) = in (wie in dem franz. Wort fine.)

om = \widehat{on} (Nasall.) vor Conson., außer n; Omphale = $\widehat{onfalé}$, omnis = \widehat{omniss} .

on = \widehat{on} (Nasall.) am Anf. und in der Mitte des Wortes vor Conson.; Onchesmites =
 $\widehat{onkèsmitèss}$; (Creon) Creontis = $\widehat{créontiss}$; onus = \widehat{onuss} ; am Ende \widehat{on} :
 Damon = \widehat{Damon} .

um = om; umbra = ombra; nummus = \widehat{nommus} .

un = \widehat{on} ; fungor = \widehat{fongor} . NB. nunc = \widehat{nunc} (wie in dem franz. Worte lundi).

c lautet ganz wie das deutsche c; nur wird der z-Laut durch scharfes ss ersetzt; cacumen =
 kakumén; coecum = $\widehat{kökkom}$, genit. cocci = $\widehat{kökkssi}$.

ch lautet überall wie k; chorus = $\widehat{köruss}$; archangelus = $\widehat{arkanjéluss}$.

(sch = sk; schola = $\widehat{skôla}$.)

g lautet wie das deutsche g vor a, o, u; Gorgon = $\widehat{görgon}$, gramen = $\widehat{gramén}$.

Vor e, i, y (und natürlich auch vor ae und oe, da diese Laute é ausgesprochen werden)

lautet es wie j; gero = $\widehat{jéró}$; Gyges = $\widehat{jigèss}$; Gygaeus = $\widehat{jijéuss}$.

gn lautet immer hart wie ein getrenntes g und n; gigno = $\widehat{jig-nó}$; ignis = $\widehat{ig-nis}$.

gu und qu lauten \widehat{goua} und \widehat{koua} vor a; lingua = $\widehat{lingoua}$; qua = \widehat{koua} . — Vor den
 übrigen Vokalen lautet gu und qu wie gu und ku; quaero = $\widehat{kuéró}$; distinguo
 = $\widehat{disstinguo}$.

h ist überall stumm; honor = $\widehat{onór}$; cohors = $\widehat{kóorss}$.

ti lautet wie im Deutschen, nur daß statt des z-Lautes ss eintritt; silentium = $\widehat{ssilínssiöm}$.

us läßt am Ende das s immer scharf hören: usus = \widehat{uzuss} ; Brutus = $\widehat{brutuss}$.

Die Endsyllben werden beim Lesen der Prosa meist etwas gedehnt.

Ver such

Allgemeinen Hülfswörterbuchs der französischen Sprache.

Erklärung der vorkommenden Zeichen.

- ä langes a (pâte) lautet wie a in Schaf.¹⁾
 ā kurzes a (fat) — — a in daß.
 ē lang. geschlossenes e (curée) — — ee in Thee.
 é kurz. geschl. e (vérité) . . . — — e in Therese.
 e stummes (je mène) . . . — — entweder gar nicht, oder wie leises, dumpfes, nordd. ö.
 ī langes i (gîte) — — wie i in wider.
 ĩ kurzes i (individu) — — ein kurz abgestoßenes sog. langes i.
 ô lang. geschl. o (rôle) — — o in Sohle.
 ȝ kurz. geschl. o (château) . . . — — o, ein kurz abgestoßenes sog. langes o.
 ȝ lang. offenes o (encore) . . . — — o in d. engl. Wort lord; wird aber vorn im Munde geb.
 ȝ kurz. offenes o (sot) — — o in Rotte (etwas offener).
 ū langes u (flûte) — — ü in Blüthe (nordd. ü).
 ũ kurzes u (but) — — ein kurz abgestoßenes sog. langes ü (nordd.).
 ȕ lang. geschl. eu (creuser) — — ö in höre (nordd. ö).
 ȕ kurz geschl. eu (peut) . . . — — ein kurz abgestoßenes sog. langes ö (nordd.).
 ȕ lang. offenes eu (beurre) — — ein gedehntes sog. kurzes ö (nordd.).
 ȕ kurz. offenes eu (veuf) . . . — — ein kurzes nordd. ö in Schöffe (etwas offener).

1) Die langen Vokale werden im Französischen nicht so sehr gedehnt, wie im Deutschen.

ou langes ou (toujours) . . . lautet wie u in Uhr.

ou kurzes ou (ou) . . . — — ein kurz abgestoßenes sogen. langes u.

^a_n Nasall. (plan), in Adam, faon, Jean, emporter, encore.

ⁱ_n — (fin), — *faim, grain, chrétien, Rheims, plein, impur, Rhin, tympan, larynx.*

^o_n — (son), — *bon, pigeon, nom, Cumberland.*

^u_n — (un), — *aucun, humble, à jeun.*

ss³) scharfes s (sur) in *somme, cédille, ça, Bruxelles.*

z weiches s (azur) — *zèle, baiser.*

v für w (Wisdade) — Kirchwasser.

gh für hartes g vor e und i (Missolonghi) — Erlangen.

*⁴) über einem Vokal vertritt ein davorstehendes aspir. h.

' zeigt, wo der Accent liegt.

* zeigt an, daß das Wort, vor dem es steht, nicht im Dictionnaire de l'Académie enthalten ist.

Abkürzungen, die auf den nächsten Seiten vorkommen.

Syn. = Synonyme; Hom. = Homonyme; Paron. = Paronyme; Barb. = Barbarismus;
Topogr. = Topographie; Pharm. = Pharmaceutik; Hand. = Handel; Jur. = Jurisprudenz;
iron. = ironisch; fam. = familiär; mittell. = mittellateinisch; n. pr. = nom propre; v. a.
= v. actif; s. m. = substantif masculin; s. f. = subst. fém.; loc. adv. = locution
adverbiale; Gemeinf. Begr. = Gemeinfamer Begriff; ehem. = ehemals od. ehemalig.

2) Wir haben diese Zeichen gewählt, um hervortreten zu lassen, daß die Nasallaute Vokale sind.

3) ss bezeichnet ebenso gut das weiche c, als e, und giebt weniger Anlaß zu Irrungen.

4) ' ein spiritus lenis, der nicht ausgespr. wird, stellt das aspir. h besser vor als der spiritus asper, f. die einleitenden Bemerk.

A, der erste Vokal in allen Sprachen, lautet im Französischen hell und rein, ungef. wie a in daß, nur nicht so voll, sondern etwas nach dem è hin; oder wie das ital. a. — A, s. m., im Pl. unverändert, deux a. — (Hom.) à, zu; a, hat; as, hast; ah! ach! ha! ha! — (Topogr.) Der Buchstabe A, auf vielen Häusern in Paris, heißt: abonné au balayage, auf Straßenreinigung abonniert; A bez. die Richtung rechts, A die Richtung links, A beide Richt. — A, das Pariser Münzzeichen. AA (auf alten franz. Münzen) Münzzeichen von Metz. — (Hand.) A = accepté, acceptirt; A. S. P. = accepté sous protêt, unter Protest acceptirt; A. P. = à protester, zu protest. — (Pharm.) a od. aa od. auch aaa = ana (gr. ἀνά, je zu), zu gleichen Theilen. — (Sprichw. Ausdr.) il ne sait ni a ni b, er kann nicht lesen, ist äußerst unwissend; il n'a pas fait une panse d'a, er hat nicht einmal den Bauch von einem a gemacht, ist bei einer Schrift, die man ihm zuschreibt, gar nicht betheilig; être marqué de l'A, von der besten Sorte fein (auch von Menschen).

à, prép. (v. lat. ad, zu, und ab, von), (Verb.) Man sage nicht: une partie en deux, en quatre, sondern une p. à deux, une p. à quatre (en deux = entzwei).

Aa (a) n. pr. m. (v. celt. aa od. av, Wasser), Name mehrerer Flüsse.

aaisier (aësié) v. a. (v. aise, froh, gr. αἰσίοσ, glücklich), durch Zuorkommenheit beherzt machen (veralt. u. ungebr.).

* Aalborg (albörgh) n. pr. m., Aalborg.

* Aar (ār) n. pr. m., die Aar.

* Aarau (ārō) n. pr. m., s. Arau.

* Aarhus (ārüss) n. pr. m., Aarhus.

* Aarwangen (ār_nghēn) n. pr. m., Aarwangen (Schweiz).

* Aaron (ār_n) n. pr. m., Aaron.

* ab absurdo (ab abssürdō) loc. adv. (v. lat. absurdus, ungereimt), démontrer ab absurdo, in einer Beweisführung ad absurdum führen, d. h. beweisen, daß Etw. einen Widerspruch, eine Ungereimtheit in sich enthält; jetzt sagt man: démontrer à l'absurde.

* Abach (abak) n. pr. m., Abach (Baiern).

abaco (abakō) s. m., ital. Form für abaque (s. abaque).

abacot (abakō) s. m., (v. abacus?) Doppelkrone d. frühern Könige v. England.

abacus (abaküss) s. m., Kommandostab der Templer (s. abaque).

* Abailard od. Abélard (abélär) n. pr. m., Abälard.

* abaiser u. abaisir v. a., falsche Wortformen; s. abaisser.

abaisse (abèss) s. f. (v. abaisser), Bodenteig einer Pastete. — (Hom.) abesse. — (Syn.) croûte de dessous.

abaissement (abèssm²) s. m. (v. franz. bas; mittell. bassus; ital. basso), Erniedrigung.

— (Syn.) abaissement, bassesse, dégradation, humiliation, avilissement, affaissement. Gemeinl. Begr.: Erniedrigung. Abaissement, das Bewirken des Sinkens, Senkens; das Sinken selbst; der Zustand des Gesunkenseins, eig. u. bildl.; freiw. oder gezw. Erniedrigung. — Bassesse (bas; niedrig), eine urspr. Niedrigkeit; bildl. ein allem Höhen und Edeln entgegengesetzter Zustand, Niederträchtigkeit, Gemeinheit. — Dégradation (grade, Stufe), Erniedrigung, mit dem Nebenbegriff der Entehrung, Verachtung (z. B. auch von Kunstwerken); Verächtlichkeit. — Humiliation (humilis, niedrig), Erniedrigung mit Bez. auf d. Ehrgefühl, Kränkung, Demüthigung. — Avilissement (vil, vilis, gemein), Erniedrigung bis zur tiefsten Gemeinheit; Zustand der Schmach durch Erniedrigung. — Affaissement (faix, Last), das Sinken, Gesunkensein unter einer Last, weil die Kraft, die Stütze allmählig nachgegeben hat, eig. u. bildl.

abaisser (abèssé) v. a. (v. bas, s. abaissement), niedrig machen, erniedrigen. — (Syn.)

baisser, abaisser, rabaisser, déprimer, humilier, ravalier, avilir. Gemeinl. Begr.: erniedrigen. Baisser (bas), nur eig., herunterlassen, niederschlagen, senken, bücken. — Abaisser, erniedrigen, senken, eig. u. bildl.; oft mit dem Nebenbegr. herabsetzen, verkleinern. — Rabaisser, ein verstärktes abaisser. — Déprimer (premo, ich drücke), niederdrücken; bildl. herabstimmen, herabsetzen. — Humilier (humilis, niedrig), erniedrigen, mit dem Nebenbegr. der Ehrenkränkung, demüthigen. — Ravalier (à val od. aval, lat. ad vallem, zu Thal, thalabwärts), mit Absicht und Nachdruck herabsetzen, entwürdigen, verächtlich machen. — Avilir (vilis, gemein), durch Herabsetzung gemein und verächtlich machen. Celui qui ramasse qch. se baisse; l'homme modeste s'abaisse; le dévot se rabaisse; les envieux se dépriment les uns les autres; le pénitent s'humilie; le lâche, l'infâme s'avilit.

abajoue (abajou) s. f. (v. abattre, niederschlagen, u. joue, Backe), Bäckentasche bei Affen u.

a. Thieren; Hängebacke; Backe des gekochten Schweins- oder Kalbskopfs. — (Syn.) abajoue, Bäckentasche bei Thieren; scherzw. Hängebacken bei Menschen. Salle, Bäckent. nur bei Th. — Poche, welches auch bisw. für Bäckent. gebr. wird, bezeichnet eher die Kropftasche od. den Kropf bei Vögeln. — Joues pendantes, gew. Ausdr. für herabhängende Backen bei Menschen.

* aba-jour, unfr. Orthogr. s. abat-jour.

abaliénation (abaliénassi^o) s. f. (v. lat. abalienatio, Veräußerung), Veräußerung. (Syn.) abaliénation (röm. Recht), Veräußerung bewegl. Sachen zu Gunsten eines röm. Bürgers; aliénation (Jur. überh.) Veräußerung im Allg.

abalourdir (abalourdîr) v. a. (v. balourd f. va lourd, geht schwerfällig (Diez); od. v. ital. balordo, Tölpel; mittell. lurdus, schwer) verblüffen. — (Syn.) abalourdir, déconcerter, rendre perplexe, hébéter. Gemeinf. Begr.: der Fassung berauben. Abalourdir, 3. Tölpel machen, verblüffen. — Déconcerter (de- und concertare, wetteifern), aus dem Zusammenhang, d. Concept bringen, bestürzen. — Rendre perplexe (perplexus, verworren), verwirren, verlegen machen. — Hébéter (hebetare, stumpf machen), heißt eigentl. ganz stumpfsinnig machen, wird aber im Part. passé, als Adj., auch von dem höchsten Grade augenblicklicher Verblüffung gebr. — Vergl. die Paron. abasourdir und assourdir.

* **abalourdissement** (abalourdissm^o) s. m. (v. abalourdir). — (Syn.) abalourdissement, d. Verblüfftmachen; déconcertement (wenig gebr. aber sehr nothw. Wort), Zustand d. Verblüffung, Folge der Bestürzung; perplexité, Zustand der Verblüffung aus Verlegenheit; hébétement, Zustand der gänzl. Abstumpfung (s. vor. Art.). — Vergl. d. Paron. abasourdissement. NB. assourdissement ist nicht vorhanden.

abandon (ab^odo^o) s. m. (v. fr. a priv. u. deutsch. Band [Landais]; od. v. altfr. bandon, Bann [Diez]). — (Syn.) abandon, abandonnement, délaissement, renonciation, désistement, démission. Gemeinf. Begr.: Verlassen, Aufgeben. Abandon, das Verlassen oder Aufgeben eines Gegenstandes; Zust. der Verlassenheit. — Abandonnement, stärker als abandon, d. gänzl. Verlassen od. Aufgeben; Verlassenheit. — Délaissement (it. lasciare, lat. laxare, schlaff machen), Zust. der gänzl. Verlassenheit von jeglicher Hilfe. (In jur. Beziehung bezeichnen diese drei Subst. ein Aufgeben, Abtreten, Ueberlassen von Gütern an Andere. — Renonciation (renunciatio, Aufkündigung), Entfagung, Verzichtleistung auf Güter, bes. auf Rechte. — Désistement (desistere, abstehe), Abstehe, Zurücktreten von einer Klage. — Démission (demissio, herablassen), das Niederlegen eines Amtes, einer Würde; Abdankung, Entlassung; auch Abtreten von Gütern.

* **Abandonnaire** (ab^odōnat^{er}) s. m. et f. (v. abandonner, überlassen), (Jur.) derjenige, dem Güter überlassen werden.

abandonné (ab^odōné) adj. verlassen; à pas abandonnés, ohne best. Zweck (einhergehen).

abandonnement (ab^odōnm^o) s. m., f. abandon.

abandonner (ab^odōné) v. a. (v. abandon). — (Syn.) abandonner, délaisser, quitter, laisser. Gemeinf. Begr.: verlassen. Abandonner, aufgeben, verlassen, mit dem Nebenbegr. des Entziehens der Theilnahme od. Hilfe, die aber nicht als nothwendig

- vorausgesetzt zu werden braucht; im Stich lassen. — Délaisser (lasciare), in der Hülfslosigkeit lassen, gänzlich verlassen. — Quitter (quietus, ruhig, mittell. quietare), einfach verlassen, ohne Nebenbegr., als den der Trennung. — Laisser, in der Conversat., vorübergehend verlassen (um sich anderswohin zu begeben).
- abannation (abanassi²) s. f. (v. lat. ab und annus, Jahr), (ehem. Jur.) Verbannung auf ein Jahr, welche gegen einen Mörder ausgesprochen wurde.
- abaptiste (abatisst) s. m. (v. gr. *a priv.* und *βαπτίζω*, ich tauche), alter Name für Schädelbohrer; jetzt: *trépan*.
- abaque (abäk) s. m. (v. gr. *ἀβάξ* Tisch, lat. abacus, Rechentisch), Rechentisch, auch Credenztisch bei den Alten. — (Syn.) abaque ist auch gleichbed. mit *table de Pythagore*, Multiplicationstabelle, Einmaleins; jetzt meist *livret* genannt. — Die neuern Ausdrücke für Credenztisch sind: *buffet* und *dressoir*.
- abascantes (abascantes) s. m. pl., (ehem.) magische Schriftzüge.
- abasourdir (abazourdir) v. a. (v. *sourd* lat. *surdus* taub, od. *assourdir*, betäuben); alt, aber noch im Gebrauch), durch heftiges Getöse taub, bestürzt machen, betäuben, eig. und bildl.; (fam.) verduzen. — Vergl. *assourdir* und *abalourdir*.
- abasourdissement (abazourdissem²) s. m. (v. *abasourdir*), Betäubung, Verduzung.
- abat (aba) s. m., das Schlachten (veraltet; s. *abatage*).
- abatage, besser: *abattage* (abatage) s. m. (v. *abattre*), das Umhauen, Holzfällen; d. Schlachten.
- abatant, besser: *abattant* (abat²) s. m. (v. *abattre*), der Fallladen, die Fallthür; die Klappe, z. B. eines Tisches, Ladentisches; Klapptisch. — (Syn.) Klapptisch, *table pliante*, *table à abattants*, *table brisée*; Fallthür, *trappe*.
- abat-chauvée (abachôvé) s. f. (v. *abattre* und *chauve*, kahl?), Ausschußwolle; plur. des *abat-chauvée*.
- abatement, besser: *abattellement* (abatelm²) s. m. (v. *abattre* [*le crédit*], den Credit niederschlagen), Handelsverbot, das die Consuln in der Levante gegen betrügerische Kaufleute erlassen.
- abat-faim (abaf²) s. m. (v. *abattre* und *faim*, Hunger), Hungerstiller, Magenpflaster (großes Stück Fleisch); plur. des *abat-faim*.
- abat-foin (abaf²) s. m. (v. *abattre* und *foin*, Heu), das Heuloch über der Mause (in Ställen); plur. des *abat-foin*.
- abat-jour (abajour) s. m. (v. *abattre* und *jour*, Tag), schräg liegendes Fenster, welches das Licht nur von oben hereinläßt; plur. des *abat-jour*.
- * Abatos (abatoss) n. pr. f. Felseninsel bei Philä im Nil.
- abattement (abatém²) s. m. (v. *abattre*), Niedergeschlagenheit. — (Syn.) *abattement*, *accablement*, *découragement*, *affaissement*, *épuisement*, *anéantissement*. Ge-

meins. Begr.: Niedergeschlagenheit, Erschlaffung. Abatement, Niedergeschlagenheit, die aus phys. oder moral. Gründen hervorgeht, und die zugleich mit der Ursache aufhört. — Accablement (accabulare, cabulus, Wurfmaschine), eine nachhaltige Niedergeschlagenheit, Erschlaffung, die Folge eines überwältigenden Druckes. — Découragement (courage), eine Folge von accablement, eine Niedergeschlagenheit, Muthlosigkeit, die auf der Ueberzeugung beruht, daß etwaige Anstrengungen den Druck der Hindernisse nicht überwinden würden; die Widerstandsfähigkeit ist aber dabei noch vorhanden; bei affaissement (faix, Last) dagegen nicht; dieses bez. eine gänzliche Erschlaffung der Kräfte, ein in sich Zusammengesunkensein. — Epuisement (épuiser, erschöpfen), Erschöpfung (der Kräfte), welche nach angemessener Ruhe aufhört. — Anéantissement (néant, Nichts), der höchste Grad geist. und phys. Entkräftung; Zustand der Vernichtung.

abatteur (abatür) s. m. (v. abattre), ein Umstürzer. — (Sprichw. Redensart) c'est un grand abatteur de quilles, er ist ein gewaltiger Kegelschleifer, -schleifer; er leistet außerordentlich viel; (iron.) er leistet viel mit dem Munde, schneidet gewaltig auf.

abattre (abatüre) v. a. (v. lat. ab und mittell. batuere, schlagen), niederschlagen. — (Syn.) abatre, démolir, renverser, ruiner, détruire. Gemeinl. Begr.: niederschlagen. Abattre, eine Sache niederschlagen, umhauen, abbrechen, um sie zu entfernen oder zu verbrauchen. — démolir (demoliri, niederreißen), abbrechen, herunterreißen, mit dem Nebenbegr. d. Zerstörung des Zusammenhangs der einzelnen Theile. — Renverser (re-in-versare, umstürzen), umwerfen, umstürzen, niederreißen was gestanden hat. — Ruiner (ruina, Einsturz), zertrümmern, Stück für Stück zerstören. — Détruire (destruere), überh. zerstören oder vernichten. — On abat un arbre, on démolit une maison, on renverse une table, un mur, on ruine un édifice, on détruit une ville. — (Sprichw.) Petite pluie abat grand vent, eine ruhige Einwirkung (z. B. beruhigende Worte) machen oft großem Spektakel und Streit ein Ende.

Wir bedauern, daß wir von vorstehender Arbeit, die, ungeachtet der in der Vorrede erwähnten Umstände schon weiter gediehen ist, wegen unerwarteter Hindernisse bei der typographischen Ausführung nicht mehr geben können.

P r o b e

Eines Versuchs, gewisse deutsche Ausdrücke, deren Uebertragung ins Französische besondere Schwierigkeiten bietet, und die in den vorhandenen Lehrbüchern zu dürftig oder unrichtig behandelt sind, auf eine befriedigende Weise zu übersetzen. (Anhang zu unserm Wörterbuch.)

Bildung. Für den umfassenden Begriff Bildung, gebildet, wie er in Deutschland allgemein angewendet wird, hat der Franzose keinen erschöpfenden Ausdruck. Will man diese Wörter ins Französische übertragen, so muß man sich zuerst Rechenschaft darüber geben, welche Seite der Bildung man vorzüglich meint. Die Bildung oder das Bilden des Geistes heißt *la culture, la formation de l'esprit*; z. B. *la culture, la formation de l'esprit doit commencer dès l'enfance*. Versteht man unter Bildung besonders Kenntnisse, so ist es im Franz. *de l'instruction, des connaissances solides, variées*; und ein gebildeter Mann heißt in diesem Sinne: *un homme instruit, un homme qui a l'esprit cultivé, poli, qui a enrichi son esprit, od. qui a l'esprit enrichi des connaissances les plus variées etc.* Stellt man die Bildung als ein Resultat der Erziehung dar, so übersetzt man das Wort mit *éducation*; Bildung haben heißt demnach: *avoir de l'éducation, avoir reçu une éducation soignée*. Außere Bildung wird durch *manières, tournure* gegeben; es ist ein feingebildeter junger Mann: *c'est un jeune homme qui a de la tournure, beaucoup de tournure, une tournure distinguée; de charmantes, d'excellentes manières, des manières élégantes, distinguées*; ein gebildeter Mann: *un homme qui connaît les usages; les usages du grand monde; qui sait son monde; qui a du tact, de bons procédés etc.* — *Un homme de bonne compagnie* ist ein äußerlich und geistig gebildeter Mann, den man gern in der Gesellschaft sieht. — Das Gegentheil von Allem diesem liegt in folgenden Ausdrücken: *ignorance; manque d'instruction; manque d'éducation, de tournure; absence (complète) de manières; un homme de mauvaise compagnie, un pied-plat, un lourdaud, un balourd, un rustre, un grossier, un brutal, un homme qui n'a pas de procédés etc.*

Schüler. Dieses Wort wird in Deutschland unrichtig meist mit *écolier* und *disciple* übersetzt. *Ecolier* heißt aber nichts als ein Schulbesuchender; z. B. *le nombre des écoliers d'une ville augmente, diminue*; und da man in Frankreich die Facultäten der Universität oft mit *Ecole* bezeichnet (*Ecole de droit, de médecine*), so werden

